U d'/of OTTAWA
39003003357398

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/letempsviendrapi00roll

orig
(qq. cachets)

Ce drame met en cause, non un peuple européen, mais l'Europe. Je le dédie — *à la civilisation.*

Romain Rolland

Février 1902

Sur les œuvres et les travaux de Romain Rolland publiés dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Le drame que l'on va lire fut écrit dans le même temps que le Dingley *de Jérôme et Jean Tharaud, treizième cahier de la troisième série. Romain Rolland et les Tharaud ont travaillé séparément.*

ROMAIN ROLLAND

le temps viendra

Cahiers de la quinzaine
4e série – 14e cahier

Univer itas

PERSONNAGES

LORD CLIFFORD, feld-maréchal, 60 ans.
SIR THOMAS MILES, chirurgien-major, 65 ans.
GRAHAM, général, 55 ans.
SIMPSON, colonel, 55 ans.
SIR LEWIS-BROWN, 50 ans.
RICHARD CARNBY, 35 ans.
LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AFRICAINE, 70 ans.
LAWRENCE, aide de camp de lord Clifford, 25 à 30 ans.
CLODDS, aide de camp de lord Clifford, 25 à 30 ans.
OWEN, soldat, 20 ans.
ALAN, soldat, 20 ans.
DEBORA ERASMUS DE WITT, 35 ans.
NOËMI DE WITT, 65 ans.
Mrs. ISABEL SIMPSON, 45 ans.
DAVID, fils de Debora, 6 ans.

SOLDATS ANGLAIS, PRISONNIERS, FEMMES, ENFANTS BOERS

La scène, en 1902, à Christburg, en Afrique

PQ
2635
.O5T4
1903

ACTE PREMIER

Grande salle aux larges fenêtres. De robustes meubles : table et chaises massives, lit de noyer. Les murs, nus. Les vitres, voilées d'épais rideaux, au travers desquels regardent anxieusement une dizaine de femmes, pressées les unes contre les autres. Debora Erasmus de Witt est entourée de ses servantes. Une d'elles porte le petit David. La vieille Noëmi, assise, le dos tourné à la fenêtre, tient la Bible ouverte sur ses genoux. Elles parlent à mi-voix, avec de brusques éclats, où l'on sent la terreur, la haine, l'exaltation religieuse. — Au dehors, des fifres et des tambours jouent une marche militaire.

LES FEMMES, regardant à la fenêtre

Voilà Sennachérib !

— Voilà les païens, les Babyloniens !

— Écoute leur diabolique musique !

— Dieu nous a abandonnés ! Dieu s'est retiré de nous !

DEBORA

Non, non ! C'est une épreuve. Le Seigneur des armées visite notre ville au milieu des foudres et des tremblements de terre. Mais la multitude ennemie disparaîtra comme une vision de nuit.

UNE DES FEMMES

Dieu nous a mis en butte à ses flèches. J'ai peur de sa colère.

LA VIEILLE NOËMI

« Ne craignez point, ô vous, Jacob mon serviteur, n'ayez point de peur, ô Israël. Car je suis avec vous ». Le miracle viendra.

Un moment de silence.

LES FEMMES, regardant

Regarde ces conquérants! Ils ont l'air de mendiants, hâves et déguenillés. A peine tiennent-ils debout.

— Et celui-là, qui est jaune, gras et tremblant, comme Agag, roi d'Amalec! Il s'appuie sur son fusil. Il grelotte de fièvre.

— Encore un qui ne reverra pas son pays.

— Crève, chien, que la peste te dévore!

LE PETIT DAVID

Je veux voir.

DEBORA, saisissant son fils des bras de la servante, et lui appuyant la figure contre la vitre

Regarde ceux qui ont tué ton père!

LA SERVANTE

Dis : qu'ils meurent!

DAVID

Mourez!

LA VIEILLE NOËMI

« Ils seront mangés des vers comme un vêtement : ils seront consumés par la pourriture, comme la laine. »

UNE FEMME

La mort les tient déjà.

DEBORA

Et c'est devant cet hôpital, ces cadavres qui se traînent, que notre peuple a fui ! Pourquoi a-t-il abandonné, sans la défendre, la ville ?

NOËMI

Ils n'ont pas fui. Ils les laissent s'entasser dans la fosse. Après, ils les cerneront. Ils allumeront le feu aux quatre coins de la ville, et tout sera brûlé !

DAVID

Et nous ?

DEBORA

Nous aussi, s'il le faut. As-tu peur ?

DAVID, frappant du poing la vitre

Non ! On l'éloigne de la fenêtre. Il se débat. Je veux être brûlé !

DEBORA

Que je meure comme Samson avec les Philistins !

LES FEMMES

Que je meure aussi !

Roulement de tambour.

LES FEMMES

Que font-ils?

— Ils font cercle autour de la place.

— Ils abaissent notre drapeau! Ils vont hisser le leur.

DEBORA

Cela ne sera pas. Dieu, fais que cela ne soit pas!

NOËMI, se levant

Le miracle! Je le sens...

DEBORA

Prions. Elles s'agenouillent toutes. Nous vous attendons, Seigneur! Mon âme vous appelle dans la nuit!...

UNE FEMME

Le pauvre ne sera point trompé dans son espérance!

UNE AUTRE FEMME

C'est le Seigneur qui blesse, et c'est lui qui guérit!

DEBORA

Écrase tes ennemis! Efface-les de la terre! Frappe!...

Elles se taisent, frémissantes, les unes les mains jointes et levées, les autres couchées de tout leur corps à terre. — Debora, les bras en croix serrés sur sa poitrine, toute droite, les yeux droit devant elle, fixant Dieu.

Au milieu du silence, s'élève au dehors le *God save the king*. — Elles se regardent, les unes avec désespoir, les autres avec accablement, l'enfant avec stupéfaction. La figure de la vieille Noëmi tremble. Debora a fermé les yeux; des larmes coulent le long de ses joues.

UNE FEMME s'approche craintivement de la fenêtre et regarde

Le drapeau flotte !

LA VIEILLE NOËMI, que ses servantes aident à se relever

Ce sera pour plus tard.

Elles se relèvent avec découragement.

UNE FEMME

Qu'attends-tu donc, ô Dieu ?

DEBORA

Que nous agissions pour lui !

Elle se relève, indomptable.

UNE SERVANTE, entrant, effrayée

Leur général ! Il entre dans la cour.

DEBORA

Que je ne le voie point !

NOËMI

Emmenez-moi !

Elles disparaissent en silence.

Lord Clifford entre, suivi du docteur sir Thomas Miles et du soldat Owen.

MILES, jetant, du seuil, un regard autour de la pièce

Personne.

CLIFFORD

La porte se referme. Ils viennent de disparaître.

MILES

En traversant la cour, j'ai vu leurs silhouettes à cette fenêtre. Ils nous épiaient.

CLIFFORD

Ils nous épient toujours. En ce moment encore, derrière les murs, les portes... Il s'assied. A Owen : Demandez madame Erasmus de Witt. Dites que lord Clifford désire avoir l'honneur de lui parler.

Owen sort.

MILES, s'asseyant

Eh bien, nous y voici enfin dans cette fameuse capitale !

CLIFFORD

Belle capitale ! Des fermes, des hangars. Personne dans les rues, que des chiens hargneux, des poules maigres, quelques drôles, des Juifs qui crient : « Vive l'Angleterre ! » pour avoir le droit de nous voler ; et derrière les vitres, ces faces blêmes de femmes, et ces regards haineux. Personne ne résiste. Pas un soupçon de défense. Un insaisissable ennemi qui s'éloigne toujours...

MILES

Batailleur ! Vous ne rêvez que plaies et bosses. A défaut d'ennemis, nous avons assez à faire avec cette nature meurtrière, et ces espaces, qui semblent reculer à mesure qu'on avance.

CLIFFORD

Heureusement! S'il n'y avait pas le plaisir de la difficulté vaincue!...

MILES

Vous n'avez pas l'air enthousiaste de votre victoire.

CLIFFORD

Je suis honteux, mon cher. Toute cette force gigantesque, pour déposséder de leurs champs quelques fermiers! Il n'y a aucun honneur à être les plus forts. Le plaisir est de vaincre un adversaire de son rang et de sa trempe. Quand cela sera-t-il fini?

MILES

Bah! c'est toujours ainsi. Si les forts ne mangeaient pas les faibles, il n'y aurait pas de civilisation.

CLIFFORD

C'est bien possible.

Il bâille.

MILES

Cette grande maison vide est lugubre. Invitons les camarades à venir pendre la crémaillère. Voulez-vous que j'aille le leur dire?

CLIFFORD

C'est cela, Miles, faites ainsi. Ce sera plus convenable.

Miles sort.

OWEN, rentrant

Maréchal, madame de Witt va venir.

CLIFFORD

Quelle mine vous avez, Owen !

OWEN

Ah ! maréchal, elles étaient, toutes les femmes, debout dans la cuisine, appuyées contre les murs tout autour, et au milieu madame de Witt, avec la vieille madame, assises dans la cheminée sans feu. Elles ne bougeaient pas, elles ne parlaient pas, et elles me regardaient.

CLIFFORD

Eh bien, Owen, les femmes vous font peur maintenant?

OWEN

Ce n'est pas peur; mais cela fait mal de voir comme on est haï.

CLIFFORD

Vous n'êtes pas habitué encore à cela?

OWEN

Non, maréchal, je ne peux pas m'y faire.

CLIFFORD

Vous vous y ferez, mon garçon. Vous en verrez bien d'autres.

OWEN

Quand on n'est pas d'accord, je comprends qu'on se boxe; mais pourquoi s'en vouloir après? — S'ils croient qu'on est ici pour son plaisir!...

La porte s'ouvre. Debora paraît, avec son enfant. Elle s'arrête, immobile.

CLIFFORD, se présentant gravement

Lord Clifford, généralissime de S. M. B. Il s'incline. — Debora ne bouge point. Je tenais, madame, à m'excuser de la nécessité où je suis de prendre logement chez vous. Si pénible que ma vue doive être pour vous, j'ai voulu vous assurer moi-même de mon respect pour la veuve du gentleman, qui fut mon chevaleresque adversaire. C'est en considération de lui, que j'ai fait choix de votre maison, afin de vous marquer que je tiens à honneur d'y être reçu, et aussi pour la mieux préserver des risques toujours à craindre de la guerre. Mais je désire diminuer, autant qu'il se peut, la gêne de ma présence. Cette grande pièce et l'antichambre voisine serviront à mon usage personnel et à celui des bureaux de mon état-major. Tout le reste vous est réservé.

DEBORA

Vous disposez de ce qui ne vous appartient pas.

Cette maison est à moi ; la force vous en fait maître, mais elle ne vous donne aucun droit. Je n'accepte rien d'elle.

CLIFFORD

Vous vous trompez. Je ne vous demande pas d'accepter de moi ce qui est votre bien ; je vous demande de m'y accorder l'hospitalité.

DEBORA

Vous savez bien que je ne puis refuser. Passez-vous donc de ma permission.

CLIFFORD

Madame, quand je disposerais de toute la force du monde, elle ne saurait me dispenser de courtoisie. Votre ville m'appartient ; mais ici je ne me regarderai jamais que comme votre hôte.

DEBORA

Je méprise les mots. Je juge les actes. Je vous hais.

CLIFFORD

Je ne vous demande pas de distinguer, en moi, l'homme, de la tâche qu'il accomplit. Ma dignité me défend de rejeter la responsabilité de mes actes. J'accepte votre haine. Le deuil dont vous êtes couverte ne vous donne que trop de raisons de me détester. Je m'incline devant votre douleur, avec

une compassion profonde pour les malheurs que j'ai malgré moi apportés.

DEBORA

Que me fait votre compassion ? Si c'était à recommencer, vous recommenceriez.

CLIFFORD

Oui. Depuis le commencement de la scène il regarde avec attention le petit David. Votre enfant ? Debora fait signe que oui. — Clifford se penche vers l'enfant, qui se cache. Restez, petit, ne vous sauvez pas.

DAVID, sortant sa figure des jupes de sa mère

Je ne me sauve pas.

CLIFFORD le regarde avec attention

Il ressemble... à mon petit garçon.

Il se passe la main sur le front.

DEBORA

Vous avez un enfant ? Dieu vous l'enlève !

CLIFFORD

Madame !... Après un court silence. Il ne vous a que trop écoutée.

DEBORA

Pardon. — Quel âge avait-il ?

CLIFFORD

Huit ans. — Et celui-ci ?

DEBORA

Six ans.

CLIFFORD

Il est plus fort que le mien.

DEBORA

Quand l'avez-vous perdu ?

CLIFFORD

Il y a trois semaines.

DEBORA

Ici ? Clifford fait signe que oui. Sa mère vit-elle encore ?

CLIFFORD

Elle est morte avec lui.

DEBORA remue les lèvres, semble pleine de pitié, et prête à l'exprimer ; puis elle se reprend

Dieu est juste. Dieu est juste.

CLIFFORD

Vous êtes plus cruelle que nous, madame. Elle se tait. Avez-vous d'autres fils ?

DEBORA

Deux autres plus âgés, de douze et quatorze ans.

CLIFFORD

Où sont-ils ?

DEBORA

Ils se battent contre vous.

DAVID

Je me battrai aussi !

CLIFFORD

Vous avez encore du bonheur.

DEBORA

Ou du deuil pour l'avenir. — Je ne me plains pas. J'ai fait le sacrifice de leur vie et de la mienne. Mais nous aurons la vôtre.

CLIFFORD

Puisque vous nous haïssez tant, pourquoi êtes-vous restées ? que n'avez-vous suivi les hommes ?

DEBORA

Nous les eussions gênés. Nous aurions dû manger leur pain. Ici, c'est le vôtre que nous mangeons. C'est pour vous que nous sommes une gêne.

CLIFFORD

Et si nous vous maltraitions ?

DEBORA

Tant mieux ! Nous vous ferons agir contre l'hu-

manité. Nous vous déshonorerons. Persécutez-nous !

Elle sort.

Clifford reste les yeux fixés sur la porte qui vient de se fermer, hausse les épaules, et soupire.

Miles rentre.

MILES

C'est convenu ; ils me suivent. — Eh bien, vous avez vu la dame ? Est-elle belle, comme on dit ? Vous a-t-elle joué la tragédie ? — Qu'est-ce que vous avez ?

CLIFFORD

Rien.

MILES

Égayez-vous, mon ami, prenez une figure moins soucieuse. Nos amis vont venir. Vous savez quelle influence ont les traits d'un chef sur tous ceux qui l'entourent.

CLIFFORD, sèchement

Je sais mon devoir, je vous remercie.

MILES

Que s'est-il donc passé depuis que je vous ai quitté ?

CLIFFORD

Voyez-vous, docteur, je ne me suis jamais leurré sur le mensonge de cette civilisation, qui s'arroge le droit de dépouiller de leurs patries les races dites

inférieures. Mais jamais ce mensonge ne s'est étalé plus grossièrement que dans cette campagne où l'adversaire est une vieille race européenne, égale ou supérieure à son vainqueur.

MILES

Oh ! supérieure, vous aimez à rire ?

CLIFFORD

Je ne plaisante pas. Quelle grandeur morale dans cette femme que je viens de voir ! Et quelle tristesse de penser que nous réduisons au désespoir des êtres que, mieux que personne, nous sommes faits pour apprécier ! Owen le disait tout à l'heure : il y a des moments où la haine des autres est insupportable.

MILES

Les autres ! Si l'on devait s'occuper de ce que pensent les autres ! Vous ne vous en souciiez guère autrefois ; vous suiviez votre idée, et vous aviez raison.

CLIFFORD

J'ai aimé la guerre, oui, je l'ai beaucoup aimée ; c'était un grand bonheur pour moi, quand j'étais plus jeune. Mais à notre époque, Miles, et à notre âge, un homme qui réfléchit ne peut pas ne pas sentir ce qu'il y a d'archaïque dans la guerre : et on a honte un peu de s'y mêler.

MILES qui, pendant qu'il parle, lui a pris la main et lui tâte le pouls

Oui, tout cela, je connais : c'est le sentimentalisme du temps. Parbleu, il vaudrait mieux vivre tous en frères. — Vous savez bien ce qu'il en faut penser. Autant d'hommes, autant d'ennemis. La loi de nature est l'extermination. Je ne suis pas plus dupe que vous du mot de progrès, et je n'aime pas les mensonges de ces liseurs de Bible, qui tâchent de se faire illusion sur la besogne que nous accomplissons. Mais c'est ainsi : à quoi bon discuter ? — Vous le savez comme moi, mon vieil ami. En temps ordinaire, vous n'êtes pas plus sentimental que moi. L'individu ou le peuple où se manifestent ces tendances à la sensiblerie est simplement un individu ou un peuple qui donne des symptômes d'affaiblissement physique et moral : fièvre, phtisie, sénilité, diminution de vie. — Et pour parler franc, au fond, voulez-vous que je vous dise ce que vous avez : vous êtes fatigué, voilà tout.

CLIFFORD

Cela est vrai, je suis exténué de corps et d'âme.

MILES

Cette entérite du mois passé vous a rongé jusqu'aux moelles. Vous avez encore un peu de fièvre en ce moment.

CLIFFORD

J'ai toujours la fièvre depuis... depuis ces événements...

MILES

Oui, oui, n'y pensez pas. — Ah ! c'est un climat terrible, et vous étiez fortement atteint. Une constitution moins robuste n'y eût pas résisté. Mais nous en sommes venus à bout ; ce n'est plus qu'une affaire de jours.

CLIFFORD

Je suis bien usé. Je ne m'intéresse plus à ce que je fais. J'ai envie parfois de partir.

MILES

Partir ? Où cela ?

CLIFFORD

Pour l'Angleterre.

MILES

Vous n'y pensez pas.

CLIFFORD

J'y pense beaucoup au contraire.

MILES

Quelle folie ! — Réfléchissez...

CLIFFORD

Ne discutons pas. Je ne vous dis pas que je le

ferai; mais si je voulais le faire, vos arguments seraient inutiles. Je me décide seul, moi-même.

MILES

Bien. — Vous donneriez votre démission?

CLIFFORD

Peut-être.

MILES

Qui vous remplacerait? — Ah! Graham, naturellement.

CLIFFORD

Graham? Il est incapable de diriger une armée.

MILES

Il vient de gagner une assez jolie bataille à Bethléem.

CLIFFORD

Une charge de cavalerie. C'est un sabreur; il n'est pas un commandant d'armée.

MILES

Il a un fort parti pour lui.

CLIFFORD

Je sais. Il serait bien aise de me supplanter. Mais cela, jamais, jamais, Miles! — Il ne cesse de critiquer la modération que j'essaie d'apporter aux nécessités de la guerre. Avec lui, ce serait une poli-

tique implacable. Je ne lui céderai pas la place. Je ne le puis pas, je ne le dois pas.

MILES

Bravo! On ne doit jamais laisser son poste, même si on le croit mauvais. On peut toujours y faire quelque bien, et on empêche en tout cas un autre d'y faire plus de mal.

CLIFFORD

Graham ! J'aurais travaillé pour Graham ! Et c'est vous, Miles, mon meilleur ami, c'est vous qui venez me parler de cela ! On frappe à la porte. Entrez ! Entrent deux jeunes officiers. Clodds, Lawrence, bonjour. Eh bien, vous avez parcouru la ville ?

LAWRENCE

Maréchal, nous avons vu les principaux quartiers. On ne rencontre personne. Tout est fermé ; les portes sont verrouillées; les volets sont clos. On dirait que tout est mort. Quand on enfonce une porte, on trouve à l'intérieur des femmes, des vieillards, des enfants, assis dans l'obscurité, sans parler.

CLODDS

Ce silence est écrasant. On a envie de les faire crier.

CLIFFORD

Vous ne vous attendiez pas à ce qu'on nous fît fête ?

LAWRENCE

Non, maréchal ; mais ils pourraient comprendre que nous ne sommes pas leurs ennemis, que nous venons pour leur bien.

CLIFFORD les regarde, hausse les épaules, et dit avec une froide ironie

Que voulez-vous ? Il faut se faire à ce que les bonnes intentions ne soient jamais comprises. — Continuons malgré tout à faire ce que nous voulons faire, et tâchons de les rassurer. — Clodds, avez-vous rédigé cette proclamation que je vous avais dictée ?

CLODDS

Oui, maréchal.

CLIFFORD

Voyons.

CLODDS, lisant

« *Proclamation aux habitants de la République S. A. — Attendu que les forces de S. M. le Roi qui sont sous mon commandement sont entrées sur le territoire de la République S. A., et que des bruits faux et malveillants sont répandus au dehors sur le traitement que les habitants peuvent attendre de S. M., moi, George Lindsey, baron Clifford de Hérat, K. P., G. C. B., G. C. S., I. G. C., L. E., V. C., commandant en chef les forces de S. M.*

dans la République S. A., par la présente fais connaître ce qui suit :

« I. — La sûreté personnelle et l'immunité de toute vexation sont garanties à la population non combattante... »

Le général Graham entre sans frapper.

MILES, se retournant

Graham...

GRAHAM

Pardon si je vous interromps. Des nouvelles graves. J'entends les derniers mots de votre lecture. L'indulgence n'est pas de mise. — Les communications sont interrompues avec la côte ; les fils télégraphiques sont coupés, les chemins de fer arrêtés. Si nous n'y veillons, ce n'est pas nous qui aurons pris la ville, c'est la ville qui nous aura pris. Nous serons bloqués ici. L'ennemi est aux environs, et instruit de tous nos mouvements. — Ce n'est pas tout : la 5e compagnie des fusiliers irlandais, installée à l'Hôtel de Ville, a trouvé dans les caves des tonneaux de poudre qui y ont été disposés avec l'intention évidente de faire sauter l'édifice. — Ce n'est pas tout...

CLIFFORD

Je ne sais comment vous faites, Graham : les mauvaises nouvelles naissent sous vos pas.

GRAHAM

C'est sans doute que je récolte ce que d'autres ont semé. — Je continue : Un gueux vient d'insulter le drapeau et a tenté d'assassiner un soldat. J'ai tout lieu de croire que c'est lui que l'ennemi avait chargé de faire sauter l'Hôtel de Ville. Voyez-le, jugez-le. Si la ville n'est pas courbée sous la terreur, la révolte éclatera de toutes parts.

CLIFFORD

Vous avez donc bien envie, monsieur, de faire des martyrs? — Il hausse l'épaule. Faites amener l'homme.

Entre sir Lewis-Brown.

LEWIS-BROWN

Hurrah, maréchal ! Hurrah ! messieurs !...

MILES

Qu'y a-t-il, sir Lewis? Vous n'avez donc pas de mauvaises nouvelles à nous apporter, vous?

LEWIS-BROWN

De mauvaises nouvelles? D'excellentes au contraire. — Permettez que je m'asseye. Je suis exténué ! — Tout va le mieux du monde.

MILES

Le général nous disait à l'instant qu'une conspiration...

LEWIS-BROWN

Ils peuvent faire ce qu'ils veulent maintenant. Nous sommes arrivés à temps.

CLODDS

Où cela ?

LEWIS-BROWN

Aux mines. Ah ! il s'en est fallu de peu. Quand je suis arrivé aux puits de Guld-Fontein avec le détachement que vous m'aviez confié, nous avons trouvé tout tout prêt pour la destruction de la mine. Mais grâce à Dieu, les bandits n'avaient pas osé. Ils hésitaient encore. Tout est intact : pas une machine n'est endommagée. C'est un résultat inespéré de la marche magnifique de l'armée. Je n'osais pas le rêver. J'ai placé tout autour de l'entrée un cordon de sentinelles, et j'accours télégraphier la nouvelle à nos actionnaires. Quelle joie pour la nation ! Quelle fierté pour nous ! — Où est le télégraphe ?

CLODDS

Le télégraphe est coupé.

LEWIS-BROWN

Par Dieu ! — Il faut envoyer un exprès. — Maréchal !...

CLIFFORD, tournant le dos à Lewis-Brown

Occupez-vous de cela, Clodds.

LEWIS-BROWN, distribuant avec effusion, à droite et à gauche, des poignées de main, que les autres acceptent sans cordialité

Merci, messieurs, merci !

Il sort avec Clodds, qui revient aussitôt. — Ils se taisent, et évitent de se regarder. Clifford mâche sa moustache; Miles a un petit rire ironique; et Graham réprime un geste violent, en regardant la porte par où Lewis est sorti. — Ils restent un instant ainsi, humiliés et honteux.

CLIFFORD, irrité

Eh bien, ce prisonnier ?

LAWRENCE

Le voici.

Des soldats amènent un paysan, sale et déguenillé, aux vêtements déchirés, à l'air idiot. Lord Clifford le considère quelques instants.

Richard Carnby entre, après avoir frappé.

RICHARD CARNBY

Il paraît que vous allez faire fusiller ce drôle ? Je vous demande la permission d'assister à l'interrogatoire, et de prendre quelques notes.

CLIFFORD

Écrivez, monsieur, écrivez, si le cœur vous en dit. Il va vers le prisonnier. C'est vous qui avez voulu tuer un de mes soldats ? L'homme balance lourdement la tête, en le regardant, ricane et tremble. Qu'a-t-il ? — Qui êtes-vous ? Votre nom ? Même jeu. Est-ce qu'il ne comprend pas ? L'homme dit des paroles inintelligibles. Quelle langue parle-t-il ? Ce n'est pas le hollandais.

MILES

C'est un patois, mêlé de cafre et de hottentot; je n'arrive pas à y rien démêler.

GRAHAM

Il fait exprès de ne pas répondre. Qu'a-t-on besoin de ce qu'il dit ? On l'a pris sur le fait.

CLIFFORD, aux soldats

Racontez ce que vous avez vu.

UN SERGENT

Nous arrivions à l'Hôtel de Ville; il était couché devant la porte, sur les marches. En nous voyant, il s'est levé et il est venu à nous; il agitait un bâton, et il chantait un psaume. Il est allé droit au fusilier Ralph et il a empoigné le drapeau. Alors Ralph lui a donné un furieux coup de la hampe dans le ventre, et nous tous nous nous sommes jetés sur lui. Le lâche s'obstinait : il a fallu l'assommer à coups de crosse pour lui arracher le drapeau; mais il l'a mis en pièces.

GRAHAM

C'est clair.

CLIFFORD, haussant les épaules

Un stupide fanatique.

GRAHAM

Que vous faut-il de plus ?

CLIFFORD

Ils n'ont laissé ici que les infirmes et les idiots.

GRAHAM

Celui-là est resté pour faire sauter l'Hôtel de Ville : il n'y a aucun doute là-dessus. Le paysan continue à se balancer, suivant des yeux les officiers qui parlent; il semble approuver Graham. Voyez, il en convient, le bandit.

CLIFFORD

Il ne comprend pas. Il est fou.

GRAHAM

Ce serait trop facile de s'en tirer avec cette excuse.

CLIFFORD, interrogeant Miles du regard

Docteur...

MILES, examinant négligemment l'homme

Peuh! il va comme vous et moi. C'est un exalté. A ce compte, nous serions tous fous. Et nous savons bien, à vrai dire, que chacun est fou plus ou moins. Celui-là est normal. Bon pour ce que vous en voulez faire.

CLIFFORD

C'est ridicule. Ce sont les condamnations de ce genre qui alimentent le fanatisme.

GRAHAM

Tant mieux ! Je préfère un franc incendie à un feu qui couve.

CLIFFORD

Belle politique, et humaine !

GRAHAM

La meilleure politique, et la façon la plus humaine de faire la guerre est de la faire impitoyable : on en finit plus vite.

CLIFFORD, aux autres officiers

C'est votre avis ?

MILES

C'est mon avis.

Les autres approuvent.

CLIFFORD

Soit. — Fusillez-le.

Les soldats emmènent le prisonnier. Celui-ci, qui n'a cessé de suivre des yeux les gestes et les mouvements des lèvres de ceux qui parlent, tâchant de deviner leurs paroles, ricanant nerveusement, et tremblant, regarde les soldats qui le prennent par le bras pour le faire sortir. Il semble alors comprendre; il avance vers Clifford son visage aux traits subitement décomposés. On l'emmène à reculons. Il ne résiste pas, il ne parle pas, il profère quelques sons inarticulés; il tremble et ne quitte pas des yeux Clifford jusqu'à ce que la porte se referme sur lui.

RICHARD CARNBY

Damnée brute ! Rien à en tirer. — Avez-vous remarqué que les moutons aussi, quand on va leur

couper la gorge, tremblent, comme s'ils se doutaient de la chose ?

LEWIS-BROWN, rentrant

Voilà qui est fait. Ils auront la nouvelle demain pour l'ouverture de la Bourse. On illuminera dans la Cité. — Et vous avez condamné un homme, à ce qu'on dit? C'est cet individu avec qui je me suis croisé ?

CLODDS, à Clifford

Maréchal, dois-je continuer la lecture de la proclamation?

CLIFFORD

Elle n'a plus de sens. Elle parlait d'amnistie. Les faits la démentent déjà.

LEWIS-BROWN

Raison de plus pour la publier! — Vous me pardonnez, maréchal, de dire mon humble mot en passant? — Il faut pallier par des discours l'impression produite par les actes de rigueur auxquels nous sommes obligés. A Graham. Ne croyez-vous pas, général?

GRAHAM

Nous gardons toujours trop de ménagements avec ces rebelles. On n'en peut venir à bout qu'en les brisant. Mais je ne nie pas l'utilité de la persuasion, quand la force la devance; et je ne vois aucun

inconvénient à ce qu'on parle d'indulgence, pourvu qu'on ne l'applique pas.

CLIFFORD

Vous moquez-vous, monsieur? Croyez-vous que j'engagerais mon nom à des promesses que je serais résolu à ne pas tenir?

GRAHAM

Vous ne faites de promesses à l'ennemi, que sous certaines conditions. S'il viole ces conditions, — et nous sommes sûrs d'avance que ces conditions seront violées, — vous êtes délié de vos promesses.

LEWIS-BROWN

C'est évident. Il n'y a qu'à introduire dans le texte quelques formules simples, qui nous laissent la liberté d'agir à notre gré. — Voyons la proclamation. Vous permettez, maréchal? Il la prend des mains de Clodds, et lit. Fort bien. C'est du meilleur effet. « ... *garantissons la sûreté personnelle,... l'immunité de toute vexation...* » Voilà qui est digne de l'armée de Sa Majesté et de son illustre chef. — Il me semble seulement... (C'est parfait... Je vous présente mes modestes observations... Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.) ... Il me semble qu'il faudrait mettre davantage en lumière la noblesse de notre attitude. Car nous sommes vainqueurs ; il nous serait loisible d'user de notre victoire sans

aucun ménagement. Nous ne le faisons pas; au moins faut-il qu'on le sache. Si nous ne nous vantons pas nous-mêmes, personne ne le fera pour nous. Ils sont tous là en Europe à calomnier jalousement nos actes, quand nos actes sont un modèle pour tous. « Je ne crois pas que dans l'histoire du monde on ait conduit une guerre avec autant d'humanité. » (1) Y a-t-il rien de plus beau que les sacrifices que nous faisons, pour ouvrir à la civilisation ces terres qui lui étaient fermées par la stupidité de leurs possesseurs, pour y faire entrer de force le commerce, l'industrie et la religion, pour mettre en valeur enfin les richesses inestimables que Dieu y avait placées en dépôt, et qu'il y a une sorte d'impiété à ne pas faire fructifier!

RICHARD CARNBY

Voilà une belle conception, Lewis! L'Angleterre, banquier de Dieu!

LEWIS-BROWN

Elle en est bien le soldat. Le fer et l'argent vont ensemble. — Au reste, je ne tiens pas à mes expressions. Mais n'êtes-vous pas d'accord qu'il y a lieu de souligner, au début de cette prise de possession, nos intentions humanitaires?

---

(1) Discours de M. Balfour, 20 juin 1901.

CLODDS

Cela me paraît légitime.

GRAHAM

C'est politique.

LAWRENCE

Et c'est la vérité même.

RICHARD CARNBY, faisant la grimace

Pour moi, je n'en suis pas.

LEWIS-BROWN

Maréchal, qu'en pensez-vous ?

CLIFFORD

Allez, messieurs, allez. Je serai curieux de voir votre projet. Je vous répondrai ensuite.

LEWIS-BROWN

Écrivez donc, Clodds : « *Considérant que... la civilisation... l'humanité...* » enfin, le plus éloquent que vous pourrez. Vous arrangerez cela de votre mieux.

CLODDS, écrivant

Je sais, j'ai déjà écrit cela vingt fois. — « ... *que nous sommes venus défendre les droits de l'humanité et la justice violés.* »

LEWIS-BROWN

Parfait. Il parcourt la proclamation. La suite est excellente... « ... *garantissons la sûreté et l'immunité de toute vexation... respectons toute propriété privée...* »

GRAHAM

Attention! « *Autant que cela est compatible avec les opérations de la guerre.* »

LEWIS-BROWN

Naturellement. Écrivez, Clodds.

GRAHAM

« *Et pourvu que les habitants, de leur côté, s'abstiennent de tout dommage malveillant à la propriété.* »

MILES, ironique

Quelle propriété? La leur?

LEWIS-BROWN

La nôtre. Enfin celle de l'État. Vous comprenez bien.

GRAHAM

Cet article vise les destructions de chemins de fer, de télégraphes, tout ce qui est de nature à entraver le service public, et la marche des troupes.

MILES, de même

Il ne s'agit que de s'entendre. Enfin nous leur défendons de se défendre.

LEWIS-BROWN

Sans doute. Et c'est ici qu'il s'agit de leur inspirer une crainte salutaire.

GRAHAM, dictant

« *Si toutefois des dommages malveillants sont causés à la propriété, les coupables immédiats de ces actes, et tout individu y impliqué...* »

LEWIS-BROWN

« *... directement ou indirectement...* »

GRAHAM

« *... directement ou indirectement, seront passibles des peines les plus sévères, dans leurs personnes et dans leurs biens.* »

LEWIS-BROWN

Ceci n'atteint que ceux qui peuvent être convaincus de complicité plus ou moins directe dans ces actes de vandalisme. Il est quelquefois difficile d'établir cette complicité. En réalité, les populations entières sont complices ; elles savent, et laissent faire. Il faut les intéresser à la répression des forfaits.

GRAHAM

C'était mon intention. Mettez, Clodds : « *Non seulement les coupables immédiats de ces actes, etc., etc., mais encore toutes les personnes, munies d'autorité ou non, qui auront permis...* »

LEWIS-BROWN

« *...ou qui n'auront pas fait leur possible pour prévenir ces dommages malveillants...* »

GRAHAM

« *...seront passibles de la confiscation ou de la destruction de tous leurs biens.* »

CLODDS

Il faudrait être armé aussi contre cette population de femmes, qui reste dans les villes pour nous nuire. Il y a là tout un système d'espionnage organisé, dont nous avons les preuves.

LEWIS-BROWN

Attention, messieurs, attention ! Ici il faut de la délicatesse ; de la délicatesse, je vous en supplie ! Dès qu'il s'agit de femmes, on risque de mettre contre soi toute l'opinion publique.

RICHARD CARNBY

Des femmes, allons donc ! Des femelles.

LEWIS-BROWN, avec dignité

Une femme est toujours une femme. Le roi Louis XIV se découvrait, dit-on, même devant une servante. — Au reste, messieurs, comprenez-moi : il ne s'agit pas d'être dupes de notre galanterie; il ne faut jamais être dupe. C'est une question de tact. Avec du tact, on peut tout faire.

CLODDS

On ne tient pas à leur faire du mal. On tient à ce qu'elles ne fassent point de mal.

GRAHAM

Il suffit de les parquer en tels lieux, où la surveillance soit aisée. Nous en avons déjà parlé souvent. Le maréchal y répugnait. Après les nouvelles preuves que nous avons des informations incessamment transmises à l'ennemi par l'espionnage féminin, il est impossible de ne pas adopter ces mesures nécessaires. L'intérêt de l'armée l'exige.

LEWIS-BROWN

L'intérêt même de ces femmes et de leurs enfants. Ne seront-ils pas beaucoup mieux dans nos camps que dans leurs maisons? Voyons, docteur.

MILES

Beaucoup mieux? il ne faut rien exagérer. Pas beaucoup plus mal, peut-être. Laissés dans leurs

maisons, ils mourront de faim en moins d'un mois. Dans ces villes à deux pas de l'ennemi, et qui, d'un moment à l'autre, peuvent être attaquées, les provisions sont constamment arrêtées. Il est très difficile de les nourrir.

GRAHAM

Absolument impossible.

MILES

Il est vrai que ces agglomérations dans les camps ne peuvent manquer de produire de fortes épidémies.

LEWIS-BROWN

Ceci dépend de Dieu; ceci ne dépend pas de nous. Et nous pouvons du moins leur donner des secours plus efficaces, les ayant près de nous, que disséminés au loin, dans la campagne. N'est-il pas vrai, docteur? Miles hoche la tête d'un air de doute. Enfin, tout nous commande, n'est-ce pas, notre intérêt, comme le leur, de les mettre en lieu sûr?

MILES, indifférent

Si vous voulez.

LEWIS-BROWN

Voilà justement ce qu'il faut dire : « *Vu la façon irrégulière, et contraire aux lois de la guerre, dont l'ennemi conduit les hostilités en arrêtant les pro-*

visions destinées aux habitants paisibles, nous n'avons pas d'autre recours et nous sommes obligés de prendre à contre-cœur la mesure d'envoyer les femmes et les enfants dans des camps protégés, loin du terrain de la guerre. Nous avons la plus sincère sympathie pour les souffrances de ces pauvres gens, dont la responsabilité retombe sur les révoltés et leur conduite inqualifiable, et nous tâcherons de notre mieux d'atténuer ces malheurs. » (1)

LAWRENCE

Bravo, sir Lewis! C'est juste, énergique et plein de cœur.

MILES

On dirait que vous avez fait la guerre toute votre vie. Vous avez le style de ces proclamations.

LEWIS-BROWN

Rien de plus facile à attraper. J'ai appris cela dans les grèves, que nous avons à combattre. — La première chose en pareil cas, c'est de retourner l'opinion publique contre les grévistes, au nom de l'intérêt des grévistes eux-mêmes et de l'humanité. C'est là un jeu d'enfant.

GRAHAM

Avec cela, je crois qu'ils comprendront.

---

(1) Lord Kitchener à Botha, 16 avril 1901.

LEWIS-BROWN

Ainsi, toute la portée humaine de notre œuvre est mise en pleine lumière, sans que nous soyons victimes toutefois d'un sentimentalisme exagéré.

MILES, légèrement ironique

Assurément. La première partie de la proclamation est faite pour nous gagner les sympathies, et la seconde pour ne leur permettre pas de se reprendre.

LEWIS-BROWN

Voyez-vous, on peut tout dire à demi-mot; c'est une question de nuance. En tout, il faut du doigté. — Et maintenant, qu'en pensez-vous, maréchal ?

CLIFFORD, se levant et allant vers Clodds

Ce que j'en pense ? — Vous permettez, messieurs ? Il prend la proclamation des mains de Clodds et la déchire. — A Clodds : Écrivez :

« 1° *Tous ceux qui causeront quelque dommage aux télégraphes et chemins de fer, tous ceux qui par quelques moyens que ce soit, directs ou indirects, tenteront de s'opposer aux communications, aux subsistances, à la marche de l'armée, seront fusillés, et leurs biens confisqués.*

« 2° *Les villages et fermes situés à cinq lieues à la ronde de l'endroit où auront été commis les attentats précités, seront tenus pour responsables;*

les notables emmenés prisonniers, leurs maisons brûlées, leurs biens confisqués.

« *3° Les familles, femmes et enfants, demeurées dans les villes, villages et fermes des révoltés qui n'auront pas effectué leur soumission, dans un délai de dix jours, seront internées dans des camps, sous la surveillance militaire, jusqu'à la fin des hostilités.*

« *Dieu sauve le Roi.*

« *Sous ma signature et mon sceau, à Christburg d'Afrique, ce 31 mai.*

« CLIFFORD,

« *Field marshal, commandant en chef.* »

Lewis-Brown et les officiers se regardent et regardent lord Clifford avec stupéfaction, mais ils ne répliquent pas.

LEWIS-BROWN, bas à Miles

Il est terrible.

MILES

Il passe d'un extrême à l'autre.

LEWIS-BROWN, bas à Lawrence

Et c'est lui qui soutient d'ordinaire les mesures de douceur !

LAWRENCE, bas à Lewis-Brown

Au fond, il est plus impitoyable que qui que ce soit.

GRAHAM, à part

Il exagère, mais j'aime mieux cela.

RICHARD CARNBY, allant à Clifford et lui serrant la main

Voilà un viril langage. A la bonne heure ! Il semble qu'aujourd'hui on ait honte d'être forts et de ployer les faibles sous sa force. Pourquoi ne pas rougir alors d'être plus beaux et meilleurs ? Point de fausse modestie. La guerre est bonne, et la victoire meilleure. (1) C'est la loi du progrès, et la parure du monde. Tous les bruits de la nature, du bourdonnement de l'insecte au fracas du tonnerre, célèbrent des victoires ou des défaites dans le superbe combat de la vie. Vos paroles, maréchal, sonnent comme une fanfare dans ce concert héroïque. Je vous félicite. Cela est beau.

Les officiers haussent légèrement les épaules.

---

(1) « La guerre est l'éclair de Dieu », prêche un chapelain militaire, à Toronto, en 1899. « C'est Dieu disant : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis ton marchepied. » — « La guerre est nécessaire à l'esprit de Dieu », dit Carmichael, protestant d'Irlande, et il le prouve ainsi : « Jésus ne dit jamais un mot contre la guerre. Jean-Baptiste donne des conseils aux soldats, saint Paul emploie souvent avec jouissance des phrases militaires. » — L'archevêque de Armagh chante la guerre dans des vers : « Les nations se forment noblement sous la pluie rouge de la guerre. Celui qui fit le tremblement de terre et l'ouragan a fait aussi les batailles. De même que le flamboiement du soleil couchant est de la poussière colorée, la poussière des batailles est l'auréole de Dieu. » — Charles Kingsley avait dit avec plus de précision : « Jésus est le prince de la guerre. » (Pour l'étude de ce christianisme sanguinaire, voir le courageux livre de J.-A. Hobson : *The Psychology of Jingoism*, 1901.)

CLIFFORD, dédaigneux

Vous trouvez cela beau, monsieur ? Vous vous y connaissez sans doute. Pour moi, je ne suis pas assez artiste pour trouver de la beauté à ce que je fais. Je le trouve ignoble au contraire. J'y suis forcé : je le fais. Le devoir nous oblige parfois à de répugnantes besognes. Il faut les accomplir, il est inutile de les admirer. Pour ceux qui, sans les faire, les admirent, et, sans y être forcés, s'y mêlent par plaisir, ils parlent beaucoup de beauté : mais c'est ce qu'ils connaissent le moins.

LAWRENCE, regardant par la fenêtre

Voici le commandant et Mrs. Simpson.

CLIFFORD

Bien. Laissons les affaires. En voilà assez pour aujourd'hui. Je suis fatigué.

Entrent Simpson et Mrs. Simpson.

MRS. SIMPSON

Ah ! maréchal, nous sommes confus de notre retard. Il y avait si longtemps que l'on n'avait trouvé une installation confortable. — Ah ! que c'est ravissant ici !

CLIFFORD, à Owen

Faites le thé.

MRS. SIMPSON

Laissez, je vous prie, je le préparerai moi-même.

LAWRENCE

Eh bien, mrs. Simpson, comment trouvez-vous le pays ?

MRS. SIMPSON

Délicieux, oh ! vraiment délicieux ! Nous sommes ravis, Georgie et moi. Ces petites maisons, ces jardins, ces fleurs, ces poules !... Mais comme c'est joli chez vous, maréchal ! Je suis passionnée pour ces grandes fenêtres. Chez nous, nous avons de la glycine qui monte autour des croisées, et, dans le jardin, un amour de puits enguirlandé de campanules. Georgie, savez-vous, demain, je veux en faire un tableau.

SIMPSON

Faites cela, ma chère, c'est une magnifique idée.

CLODDS

Et les gens du pays, comment les trouvez-vous ?

MRS. SIMPSON

Oh ! ils sont si gentils !

LEWIS-BROWN

Vos hôtes vous ont bien accueillis ?

MRS. SIMPSON

Admirablement.

MILES

Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

MRS. SIMPSON

Oh ! ils n'ont rien dit ; ils ne sont pas très causeurs. Mais ils se sont retirés dès que nous sommes arrivés, pour ne pas nous gêner. Ils sont très convenables.

MILES

Et dans la rue, avez-vous rencontré quelqu'un ?

MRS. SIMPSON

Oui. Ils ont l'air, tous, de si bonnes gens ; ils semblent contents de nous voir.

MILES

Vraiment ?

LEWIS-BROWN

Vous leur avez parlé ?

MRS. SIMPSON

Non. — C'est-à-dire, j'ai voulu parler à une jeune femme, qui était sur sa porte. Elle avait des yeux comme des fleurs. Je lui ai demandé si elle permettait que je fisse son portrait. Mais elle ne m'a pas comprise. Elle est rentrée, et elle a fermé la porte. Ils sont un peu sauvages. Je les aime beaucoup.

LAWRENCE

Et miss Simpson, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de la voir ?

MRS. SIMPSON

Oh ! à peine arrivée, elle est allée à l'hôpital. Elle aime tant à soigner ces pauvres gens ! C'est sa passion. Je crois qu'elle voudrait que nous fussions tous malades, afin de nous soigner.

En parlant, elle sert le thé, aidée par Lawrence.

RICHARD CARNBY

Peuh ! quelle idée de soigner les blessés !

MRS. SIMPSON

Fi, quelle horreur dites-vous là !

GRAHAM

Ma foi, si vous parlez des blessés ennemis, vous n'avez pas grand tort. C'est là de ces gentillesses, qui éternisent la guerre. A peine l'ennemi à terre, on n'a plus qu'un souci : le guérir, pour qu'il recommence. Je comprends qu'on épargne un adversaire blessé ; mais il est ridicule de le traiter comme un frère. Le meilleur des ressources de l'armée est absorbé par eux. Ils ont le meilleur lait, de bons lits, des abris confortables, et les caresses des dames par dessus le marché. C'est se moquer du monde.

Autrefois, on était logique : on exterminait tout. Vous protestez ? Faites-vous la guerre, ou non ? J'admets les Doukhobors, les Quakers, les ennemis de toute guerre. Ils sont fous, mais logiques. Mais quand on croit à la guerre, pourquoi se dérober à ses conséquences ? Vous imaginez-vous que vous allez battre un peuple, lui enlever sa patrie, et qu'il sera ensuite votre ami ? Il ne songera plus qu'à se venger. La seule conquête durable est celle où une race se substitue entièrement à une autre, l'efface de la terre. Point de blessés ! — Et soyons francs : nous perdons trop de temps et d'argent à soigner nos propres malades. Nous nous empêtrons d'hôpitaux et d'ambulances. On brise l'élan de la guerre : et ce n'est même pas un service que vous rendez à ces malheureux : un homme estropié n'est plus un homme ; mieux vaudrait pour lui être mort.

MRS. SIMPSON

Ah ! quel vilain paradoxeur vous faites toujours ! Tenez, buvez, pour vous empêcher de parler.

La porte s'est entr'ouverte. Le petit David a paru sur le seuil, le doigt dans la bouche, regardant la société. Seul Clifford, assis à part des autres, et indifférent à la conversation, l'a remarqué ; il lui fait signe, l'appelle, l'attire en lui montrant un morceau de sucre. Le petit, hésitant, vient lentement, sans perdre son air sauvage, ni sortir son doigt de sa bouche. Clifford le prend entre ses jambes, lui donne du sucre, le caresse, le regarde.

LEWIS-BROWN

Eh! voyez donc, mrs. Simpson.

MRS. SIMPSON

Ah! l'amour, qu'il est joli! quels beaux cheveux! Donnez-le moi.

Tous s'empressent autour de l'enfant, qui se débat.

DAVID

Non! — pas vous!

SIMPSON, à Clifford

Vous êtes son favori.

MILES

Parbleu! il lui donne des bonbons.

LEWIS-BROWN

Ah! l'intrigant!

MRS. SIMPSON

Tenez, mon petit ange.

Ils bourrent l'enfant de gâteaux.

SIMPSON

Comment vous appelez-vous?

DAVID

David.

MRS. SIMPSON

Ah! c'est un beau nom, un beau nom. Savez-vous qui était David ? L'enfant fait signe que oui. Oui ? — C'est bien, vous êtes un joli enfant. — Dites un peu qui était David. Non ? vous ne voulez pas ? — Je pense que vous ne savez pas qui était David.

DAVID

Si, je sais.

MRS. SIMPSON

Récitez alors.

DAVID

« ... David dit au Philistin : Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier ; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des troupes d'Israël, auxquelles tu as insulté aujourd'hui. Le Seigneur te livrera entre mes mains, je te tuerai, et je te couperai la tête, et je donnerai aujourd'hui les corps morts des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu dans Israël. »

L'enfant récite d'un ton ânonnant et convaincu, avec des yeux méchants ; et à la fin, il frappe du poing. Le silence s'est fait. Clifford a desserré les genoux, et l'a laissé partir. Les autres froncent le sourcil, Seule, Mrs. Simpson, toujours béate, crie : « Bravo ! » et applaudit ; mais elle s'aperçoit du silence des autres, se tait, comprend vaguement, mais ne veut pas comprendre.

CLIFFORD

Va-t-en !

L'enfant s'en va à reculons, puis se sauve.

GRAHAM

Vermine !

MRS. SIMPSON

Il est charmant, ce petit. Elle ne trouve pas d'écho. Détournant la conversation. Oh ! je me réjouis d'être venue ici. Nous allons faire tant de bien !

SIMPSON

Nous en faisons déjà.

MRS. SIMPSON

Nous avons tant de choses à leur apprendre !

LAWRENCE

Ce n'est pas le choix qui manque. Ils sont ignorants en diable.

MRS. SIMPSON

Tant mieux. C'est délicieux d'apporter à de pauvres peuples arriérés la culture, la morale, la parole de Dieu.

MILES

Oh ! je crois que pour la Bible, ils la savent assez bien.

MRS. SIMPSON

Oui, mais ils ne la comprennent pas.

LEWIS-BROWN

Nous la leur expliquerons.

MRS. SIMPSON

Nous leur apprendrons à regarder tous les hommes comme des frères. N'est-ce pas indigne de voir comme ils traitent les pauvres nègres? Les officiers semblent faire des réserves sur la justesse de cette critique. N'êtes-vous pas de mon avis? Sir Lewis...

LEWIS-BROWN

Sans doute, sans doute. C'est pour cela que nous sommes venus.

CARNBY

Apprenez-leur d'abord la propreté; ils en ont bien besoin.

MILES

Nous surtout.

SIMPSON

Et le confort.

MRS. SIMPSON

Et la beauté! — Nous ferons des écoles. Nous répandrons partout à flots la lumière. Oh! je suis enivrée de tout le bien que nous allons faire. —

Comme on est heureux de se sentir au service d'une grande cause ! N'est-ce pas ? comme on sent que « l'Angleterre est l'Israël moderne, chargée d'une mission spéciale par le Seigneur ! » (1)

LEWIS-BROWN

Il est vrai que « nulle nation n'a autant d'occasions d'enseigner la vérité aux autres pays ». (2)

SIMPSON

Ils sont souvent bien ingrats pour nous.

CLODDS

On se heurte à leur fanatisme stupide.

MRS. SIMPSON

N'importe. Il faut faire son devoir. Nous avons avec nous la conscience du Christ.

LEWIS-BROWN, se levant, son verre de liqueur à la main

A sa victoire !

CARNBY

A la nôtre !

Ils lèvent leurs verres.

MRS. SIMPSON

Oh ! voyez ! un piano ! — Lawrence, vous qui

(1) Discours du docteur Watson, du culte évangélique écossais.
(2) Discours de l'archevêque de Canterbury.

jouez d'une façon si ravissante, faites-nous entendre quelque chose, voulez-vous, pour célébrer cette grande journée ?

LAWRENCE

Avec plaisir. Mais vous chanterez.

MRS. SIMPSON

Oh ! non, pas aujourd'hui. Je suis affreusement enrouée.

Lawrence s'assied au piano, et commence.

MRS. SIMPSON, battant des mains

Du Haendel ! — Oh ! c'est si émouvant ! — Du Haendel ici ! c'est comme... comme la colonne de feu, qui marchait devant le peuple d'Israël, et éclairait sa route dans le désert.

SIMPSON

Au triomphe de la lumière !

LEWIS-BROWN

A la civilisation !

Au loin, feu de peloton. On fusille le condamné.

MRS. SIMPSON

Qu'est-ce que ce bruit ?

CLIFFORD

C'est l'écho.

LEWIS-BROWN, à Carnby

Ah ! c'est ce...

MRS. SIMPSON

Quoi donc ?

MILES

Rien.

MRS. SIMPSON, offrant le thé

Une autre tasse, maréchal ?

CLIFFORD

Merci.

Il se lève, et va à la fenêtre.

GRAHAM

A la patrie !

LEWIS-BROWN

A l'Empire !

RICHARD CARNBY

A la conquête de la terre !

CLIFFORD, à par

La terre — six pieds de terre.

ACTE II

Aux avant-postes. — Au loin, l'immense plaine sablonneuse, parsemée d'arbustes rabougris, qui se gonfle et se creuse de grandes vagues de terre et de hautes herbes, comme la Campagne romaine. Le lieu de la scène est la crête d'une de ces vagues, d'un *kopje*, formé par l'amoncellement de quartiers de minerai de fer entre lesquels poussent de rares fougères, et des chardons argentés. De là, des sentinelles dominent, au fond, un vallonnement invisible au public, où est le camp des femmes et des prisonniers. — A l'horizon, des collines qui ondulent, comme des dunes. — Un poste de soldats à droite. Owen et le jeune soldat Alan, au premier plan, causent en mangeant leur pain. Des officiers et des reporters viennent, au sommet du *kopje*, regarder avec leurs jumelles. Des soldats poussent une troupe de prisonniers par le sentier qui descend du *kopje* au camp.

SOLDATS, poussant les prisonniers

Allons, dépêchons-nous ! Rien ne peut les faire marcher plus vite, ces stupides bestiaux.

OWEN

Encore des prisonniers. Où les menez-vous, camarades ?

SOLDATS

Au camp de la famine, naturellement.

OWEN

Il est plus que rempli.

SOLDATS

Il se produit chaque jour autant de vides que d'entrées.

ALAN

D'où viennent-ils, ceux-là?

SOLDATS

Des fermes au nord de la ville. On a échenillé les environs. Ces gredines tenaient l'ennemi au courant de tout ; elles le ravitaillaient. Sans compter qu'on trouvait toujours aux alentours les rails du chemin de fer déboulonnés. Jusqu'à ce crapaud, que j'ai surpris, grimpé sur un poteau du télégraphe, en train de scier un fil. On a brûlé les fermes. Ils se tiendront tranquilles maintenant.

ALAN

C'est ça qu'on voit flamber là-bas ?

UN SOLDAT DU POSTE

Pourquoi ne les fusille-t-on pas? Ça serait plus tôt fait.

SOLDATS, poussant les femmes prisonnières

Avance !

UNE FEMME, tenant un enfant, et lui montrant les soldats

Souviens-toi !

UN ENFANT DE DIX ANS

Un fusil, et je vous abattrai !

ALAN, pris d'un brusque sursaut de compassion, s'avance vers une femme, et lui met dans la main le pain qu'il mangeait.

S'il vous plaît, voulez-vous prendre, madame.

LA FEMME, jetant haineusement par terre le morceau de pain

Je ne veux pas de ton pain !

UN SOLDAT, à Alan

Es-tu fou ? Donner ton pain à ces gueuses !

OWEN

Ce n'est pas défendu. S'il n'a pas faim ?

LE SOLDAT

S'il n'a pas d'appétit, qu'il me le donne, je le mangerai. Faut être imbécile pour donner son pain à l'ennemi, au lieu de penser aux camarades. On se serre assez le ventre déjà. La moitié de la mangeaille s'en va aux prisonniers. Bon Dieu ! si c'était moi, je me chargerais de les nourrir !

ALAN, à Owen

J'ai pensé, en la voyant, à ma pauvre vieille

maman. Elle n'a peut-être pas non plus de quoi manger, aujourd'hui.

OWEN

Comme elles sont enragées contre nous !

ALAN

Je ne lui faisais pourtant pas de mal.

LE SOLDAT, qui a ramassé le pain

Tu ne le manges pas ?

ALAN

Non.

LE SOLDAT

Merci.

Il l'essuie et le mange voracement.

Lawrence et Clodds sont venus regarder, du sommet du *kopje*.

LAWRENCE

Ils sont hors d'eux. Tout le pays est soulevé, depuis les proclamations.

CLODDS, montrant le camp, en bas

Ils s'apaiseront là-dedans.

LAWRENCE

Quel silence ! que font-ils ?

CLODDS

Ils prient, ils dorment, ils meurent.

LAWRENCE

Ils meurent beaucoup ?

CLODDS

Demandez au médecin.

MILES, arrivant

Hum ! — La nourriture est insuffisante, l'hygiène déplorable, les abris rudimentaires ; la pluie glacée ruisselle, et s'amasse dans ce creux. Comment ne serait-ce pas un nid d'épidémies ?

LAWRENCE

N'avait-on pas pensé à tout cela ?

MILES

Ce devait être provisoire. Les prisonniers ne devaient rester ici qu'un jour ou deux, avant d'être transportés dans une ville plus éloignée du centre des opérations. Mais on nous a fait savoir que les prisons et que les hôpitaux regorgent. Puis, les routes ne sont pas sûres ; elles sont battues par la cavalerie ennemie. Il faut attendre.

LAWRENCE

On pouvait les laisser quelques jours encore dans leurs maisons.

CLODDS

Dès qu'on a le dos tourné, ils communiquent avec l'ennemi.

LAWRENCE

Je sais ; mais en les surveillant?

CLODDS

Il faudrait surveiller tout le pays. Avec les distances qui séparent leurs fermes, l'armée serait dispersée sur un secteur de plusieurs lieues. L'ennemi aurait beau jeu pour nous surprendre.

LAWRENCE

C'est juste.

MILES

Je fais de mon mieux. Je viens d'y passer mon après-midi. On les nourrit comme on peut, et on les soigne, comme si c'étaient les nôtres. — Seulement on manque de tout.

SIMPSON, arrivant

Laissez donc. Ils sont beaucoup mieux que chez eux. (1) Savez-vous bien, Lawrence, que chacun de ces drôles nous coûte 10 shillings par semaine? En six mois, nous avons dépensé 480.000 livres pour

(1) Miss Phelpes, infirmière. Réponse à miss Hobhouse (*Times*, 27 septembre 1901.)

40.000 femmes et enfants, répartis entre les divers camps, pourvus de tout : nourriture, logement, vêtements, couvertures, médecins. Jusqu'à des écoles ! Mrs. Simpson a déjà commencé, ce matin, à leur faire un cours d'anglais. — Et ils se plaignent ! — Ce sont de misérables menteurs. Nous nous épuisons à leur venir en aide. Nous dépensons plus pour les femmes et les enfants de nos ennemis, que pour les bons loyalistes Anglais. Ces drôles se gobergent à nos dépens.

CLODDS

Le fait est que l'Angleterre est le premier peuple qui ait nourri les femmes et les enfants de ses ennemis. On n'a jamais vu cela dans l'histoire.

SIMPSON

« Nous sommes trop modérés. Tout le monde nous trouve trop modérés. Notre bonté nous rend ridicules. » (1)

LAWRENCE

Vous avez raison. Pourtant, c'est par centaines qu'ils meurent.

SIMPSON

Oh ! vous exagérez !... — D'ailleurs la mortalité a toujours été très forte chez eux. Ils sont si sales !

(1) Chamberlain. Discours du 24 août 1899.

Les mendiants de nos bouges européens sont des gentlemen auprès d'eux. Les enfants pourrissent dans l'ordure. Il faudrait les baigner de force comme des chiens.

MILES

L'hygiène à coups de canon.

CLODDS

C'est la guerre après tout. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à faire la paix : nous ne demandons pas mieux. C'est le moyen d'en finir.

MILES, voyant venir Carnby

A moins de recourir au principe de notre ami Carnby : l'extermination en masse.

RICHARD CARNBY, arrivant avec un autre reporter

Assurément; c'est très biblique : tuer les hommes, violer les femmes.

MILES

Ma foi, pour une prochaine guerre, on pourra organiser un régiment de poètes. Il n'y a plus qu'eux aujourd'hui pour renouveler les exploits d'Attila.

RICHARD CARNBY

Je viens de passer deux heures dans le camp. On dirait l'Enfer de Dante. Voyez donc. Avec Flag, nous avons pris quelques instantanés.

MILES

Vous envoyez cela à votre journal ?

FLAG

Je crois bien ! c'est une fortune. Regardant et comparant les clichés. Celui-là est superbe.

LAWRENCE, dégoûté

Allons-nous-en, Clodds. Je ne sais comment ils font pour trouver du plaisir à ces ordures. Ils me font l'effet de corbeaux qui se posent sur les charognes.

CLODDS

Ce petit chauve rachitique, voûté, myope, névrosé, qui parle de viols et de massacres !

LAWRENCE

Ce serait monstrueux, si ce n'était ridicule.

CLODDS

Dites, Lawrence, pour se secouer, si l'on faisait un temps de galop à travers le veld ?

LAWRENCE

Défendu.

CLODDS

Je sais bien. N'importe. Savez-vous, nous devons organiser un *rallie-paper*.

LAWRENCE

Nos chevaux ne tiennent plus sur leurs jambes.

CLODDS

Bah ! Voulez-vous parier...?

LAWRENCE

Bon. Arrangeons cela avec ces dames.

CLODDS

A propos. Vous savez que le pauvre Parker ne se remettra pas de sa blessure.

LAWRENCE

Vous l'avez vu ?

CLODDS

Non, je n'ai pas le temps. Mais Miles m'a dit qu'il était perdu.

LAWRENCE

Qui sera nommé à sa place ?

CLODDS

Je ne sais. — Ah ! si l'on pouvait se battre enfin !

SIMPSON, mystérieusement

Patience, jeunes gens. Vous serez bientôt satisfaits.

CLODDS

Du nouveau, colonel ?

SIMPSON, de même

Le maréchal leur prépare un plat de sa façon, un bon petit traquenard.

LAWRENCE

Peut-on savoir ?

SIMPSON

Vous verrez, vous verrez.

CLODDS

Voilà une bonne nouvelle !

Ils se serrent la main tous trois.

Cris au dehors.

LAWRENCE, regardant le camp

Voyez donc, Clodds. Tous ces morts qui revivent, ces fantômes qui se dressent. Que regardent-ils ?

CLODDS, venu près de Lawrence, et regardant

C'est le maréchal qui vient. Il traverse le camp.

Tempête de voix au dehors.

VOIX DU CAMP

Hérode ! Hérode !...

LAWRENCE

Ils l'invectivent.

SIMPSON, mécontent

Il n'aurait pas dû se montrer là.

CLODDS

Il marche à petits pas au milieu des mains menaçantes, et des hurlements.

LAWRENCE

Il est inaccessible à la pitié.

SIMPSON, mécontent

Ce n'est pas convenable. Ce n'était pas là sa place.

MILES

Elles vont le déchirer.

RICHARD CARNBY

Ah ! la gueuse ! avez-vous vu ? Elle lui a jeté de la boue !

SOLDATS

Gredine !

Un des soldats met son fusil en joue.

RICHARD CARNBY

Tire donc !

Au milieu des vociférations, Clifford paraît au fond de la scène, montant la pente du *kopje*. Il relève de sa canne le bout du fusil braqué. Impassible, il s'essuie la figure et les bras maculés de boue. Les soldats présentent les armes. Il salue.

CLIFFORD, allant à Miles

Vous avez visité le camp, docteur. Qu'y a-t-il à faire ?

MILES

Il y aurait trop à faire.

CLIFFORD

Le plus pressé.

MILES

Tout est pressé.

CLIFFORD, à Lawrence

Faites creuser des rigoles pour canaliser l'eau qui entre sous les tentes. Vous réquisitionnerez tous les bras valides parmi les prisonniers.

SIMPSON

Jamais ils ne consentiront à travailler, même pour leur bien. Ils mettent leur point d'honneur à souffrir.

CLIFFORD

En ce cas, vous prendrez une équipe de soldats. Vous entendez. Signes de mécontentement parmi les soldats. Quant aux rations, elles sont insuffisantes ; je vous ai déjà dit d'acheter de mon argent tout ce que vous pourrez trouver.

SOLDATS, mécontents

Tout pour eux.

MILES

Le pire est l'entassement de cette multitude.

CLIFFORD

Toujours l'application absurdement outrée des ordres que je donne. — Qui a fait amener ce nouveau convoi de femmes et d'enfants ?

SIMPSON

Le général Graham.

CLIFFORD, fait un geste de colère, qu'il réprime

J'ai dit de n'enfermer que ceux qui ont ouvertement agi contre nous.

SIMPSON

Tous nous sont hostiles. Ils ne se cachent même plus. Ils s'ingénient à nous provoquer, depuis la proclamation.

CLIFFORD

Oui, ils se sacrifient tous à me rendre odieux. Les misérables ! Je l'avais prévu. — Soit. Que m'importe ? Une nouvelle troupe de prisonniers passe sur la scène. D'autres encore. Il hausse les épaules, et regarde les prisonniers qui le dévisagent insolemment. Ceux-ci ne sont

pas du pays. A un jeune homme, très brun, à la figure fine, imberbe, aux yeux intelligents et ardents. Qui êtes-vous ?

LE PRISONNIER

Italien. De la légion de Ricciotti.

CLIFFORD

Que venez-vous faire ici ? Que ne restez-vous chez vous ?

LE PRISONNIER, impertinent

Et vous ?

CLIFFORD

De quoi vous mêlez-vous ? L'Italie n'est pas ennemie de l'Angleterre.

LE PRISONNIER

Tout ce qui est injuste est mon ennemi.

CLIFFORD

Vous avez assez à faire chez vous.

LE PRISONNIER

J'ai combattu aussi chez moi. Proscrit par mon pays, je le sers en défendant pour lui les opprimés. Ma patrie est partout où la liberté est violée.

CLIFFORD

D'où êtes-vous ?

LE PRISONNIER

Sicilien. De Caltanisetta.

CLIFFORD

Je connais votre pays. — J'étais là, il y a bien des années, avec votre Garibaldi.

LE PRISONNIER

Vous ? — Vous étiez des nôtres ? — Et maintenant !...

CLIFFORD

Les temps sont passés. C'était une folie d'espérance en la régénération du monde. Le monde ne change pas et ne changera jamais. Vous retardez d'un demi-siècle. Maintenant les nations se disputent l'univers. Malheur à qui désarme, et qui cède un instant au sentimentalisme !

LE PRISONNIER

Que me font vos nations ! Je suis citoyen du monde. Guerre à votre Europe sanglante et caduque ! Et mort à la civilisation, plutôt que d'en supporter les crimes !

CLIFFORD

On n'arrête pas une si lourde machine en se jetant sous les roues.

LE PRISONNIER

Qu'elle m'écrase ! Mais on ne me verra pas, renégat comme vous, porter un jour les armes contre ma foi.

CLIFFORD

Parlez plus posément. Vous êtes un enfant. La tâche vous est facile. Vous n'avez aucun lien, vous ne reconnaissez aucune loi. Vous ne vous embarrassez pas de savoir les conséquences de vos actes, ni si vos équipées sont de quelque utilité à la cause que vous servez. J'ai été comme vous jadis. Vous serez un jour comme moi.

LE PRISONNIER

Jamais !

CLIFFORD

Le temps égalise tout. Le temps plie, use, efface tout. — Donnez-moi votre parole que vous ne vous échapperez pas. Vous êtes libre.

LE PRISONNIER

Je vous donne ma parole que je chercherai tous les moyens de m'échapper.

CLIFFORD

Vous serez donc conduit au Cap, où l'on disposera de vous. Il le salue.

On emmène le prisonnier.

SIMPSON

Qu'est-ce que ces étrangers viennent faire en Afrique ? C'est incroyable, cette manie de se mêler des affaires des autres !

CLIFFORD, à Miles

Il est heureux. J'ai été ainsi, Miles. Peu m'importait d'être d'accord avec l'intérêt du pays, ou avec la raison. Je n'écoutais que mon instinct. Il est bien facile d'obéir à son cœur. Mais le difficile, c'est d'agir sans aucune passion. Comment haïr sans jeunesse ? Et comment combattre sans haine ?

MILES

C'est un métier.

CLIFFORD

Il faut être né bureaucrate.

Debora et son enfant se présentent devant le maréchal.

CLIFFORD

Que venez-vous faire ici, madame ?

DEBORA

Je viens demander ma place parmi mon peuple ; je demande à être enfermée dans le camp, avec les autres.

CLIFFORD

Je n'ai aucune raison d'accéder à votre désir.

DEBORA

J'ai droit à être traitée comme les autres.

CLIFFORD

A Dieu ne plaise! Je suis votre hôte. Je vous protégerai, autant qu'il me sera possible, des injures de la guerre.

DEBORA

Je ne veux pas de privilège. C'est un déshonneur d'être à l'abri, quand les autres souffrent.

CLIFFORD

Ce serait un déshonneur pour moi, de consentir à votre requête. Vous ne savez pas ce que vous demandez. Êtes-vous désireuse d'exposer la vie de votre enfant?

DEBORA

Vous avouez donc que vous avez envoyé ces innocents à une mort certaine?

CLIFFORD

Je n'ai pas à vous expliquer ma conduite. Faveur ou défaveur, je veux, cela suffit. La volonté du vainqueur est la loi du vaincu.

DEBORA

Que cette loi d'airain se retourne un jour contre vous!

CLIFFORD

Nous sommes toujours prêts à subir les vicissitudes de la fortune. Puisque vous ne pouvez changer le destin, résignez-vous.

DEBORA

Jamais nous ne supporterons l'odieuse force qui détruit nos droits.

CLIFFORD

N'avez-vous jamais abusé vous-mêmes de la force? Cette terre est-elle à vous? Quand vous y êtes venus, n'appartenait-elle pas à d'autres? Avez-vous été plus respectueux des droits de ses possesseurs?

DEBORA

Quels possesseurs?

CLIFFORD

Ces nègres, que vous avez asservis ou écrasés.

DEBORA

Et que me font ces esclaves? Quel rapport entre eux et nous?

CLIFFORD

Ce sont aussi des hommes.

DEBORA, haussant les épaules

Quelle sottise!

CLIFFORD

Ils ont souffert aussi.

DEBORA

Il ne s'agit pas de ce que souffrent les autres. Il s'agit de ce que nous souffrons.

CLIFFORD

Tout vient de Dieu. Inclinez-vous.

DEBORA

C'est en Dieu que j'espère, c'est lui qui nous vengera.

CLIFFORD

C'est lui qui vous a frappés.

DEBORA

Jamais! Dieu est avec nous.

CLIFFORD

Il est avec nous aussi. Son nom est inscrit sur nos drapeaux.

DEBORA

Ce n'est pas notre Dieu. Le vôtre n'est pas Dieu. Dieu est persécuté par vous. Mais il sera le plus fort, il vous écrasera sous lui, comme les pailles sous la roue d'un chariot.

CLIFFORD

Et si votre foi se trompe? Si Dieu vous a abandonnés?

DEBORA

Cela ne se peut. Il n'y aurait pas de Dieu.

CLIFFORD

Qui sait?

DEBORA

Alors, il resterait nous. Bombardez nos villes, ravagez notre terre, exterminez, si vous pouvez, tous les mâles de notre race, violez les femmes et les filles. Leurs enfants, vos enfants exécuteront contre vous la vengeance. (1)

CLIFFORD

Madame, ne mêlez pas, de grâce, à notre haine ces êtres innocents. Gardez leurs cœurs à l'abri de nos maux : ils ne les connaîtront que trop tôt.

Il se baisse vers l'enfant, qui, familiarisé avec lui, le regarde, et joue avec la dragonne de son sabre.

---

(1) « Vous pouvez bombarder nos villes et détruire nos villages, massacrer les jeunes gens, les vieillards et les enfants. Vous pacifierez l'Afrique comme il y a trois siècles Cromwell a pacifié l'Irlande. Ce sera le silence, mais ce ne sera pas la paix. Exterminez, si vous le pouvez, toute la population mâle. Pourvu qu'il reste cinq mille femmes africaines enceintes, elles reconstitueront un peuple semblable à celui que vous croirez avoir détruit. » — OLIVE SCHREINER.

DEBORA

Ne le touchez pas. Vous avez tué son père.

CLIFFORD

Ne soyez pas si dure : c'est un malheureux qui embrasse un malheureux.

Il s'est assis sur un talus, et prend l'enfant sur ses genoux. La conversation a lieu à l'écart des autres.

DEBORA, après un silence, d'une voix plus basse

De quoi votre enfant est-il mort ?

CLIFFORD

De la diphtérie.

DEBORA

Votre femme aussi ? Clifford fait signe que oui. Elle est morte avant lui ?

CLIFFORD

Elle a vécu après.

DEBORA

Pauvre femme ! Clifford embrasse l'enfant. Monsieur, vous avez connu la souffrance ; comment pouvez-vous avoir la cruauté de la causer autour de vous ?

CLIFFORD

Nous ne faisons pas ce que nous voulons. On nous attribue nos actions, parce que nous sommes

les chefs. Plus haut nous sommes dans le commandement, plus nous devons servir.

DEBORA

Je n'admets point ces tristes excuses. Chacun est responsable de ce qu'il fait. Vous l'avez dit vous-même. J'aime mieux vous haïr que vous mépriser.

CLIFFORD

J'accepte la responsabilité de mes actes; mais l'ordre ne vient pas de moi, il vient de la patrie. Je suis soldat, j'obéis.

DEBORA

Avez-vous renoncé à vos droits d'homme, en devenant soldat? On me l'avait dit : telles sont vos armées. La volonté du chef, voilà leur seule loi. Qu'il lui plaise de faire massacrer leurs frères, les soldats d'Europe n'hésitent point, dit-on. Et c'est vous qui prétendez nous apporter la civilisation? Nous sommes plus libres que vous. Nous ne reconnaissons qu'un maître : notre conscience.

CLIFFORD

Le monde est moins simple que vous ne croyez. Votre vue est bornée à ces espaces déserts, où l'individu règne, sans que rien contrôle son action, que Dieu. Vous ne connaissez pas ces fourmilières

humaines, ces grands États d'Europe, où l'homme disparaît au milieu des hommes. Au dessus des lois de l'individu, il y a les lois de la nation ; et c'est en vain qu'il tenterait de résister. Il serait broyé, et d'autres assumeraient sa tâche. Si je n'étais point là, un autre aurait ma place, et en userait peut-être plus impitoyablement que moi.

DEBORA

On autorise toutes les lâchetés, sous ce prétexte qu'on empêche un peu de mal, qu'on fait un peu de bien. Cette médiocre bonté est le pire des vices ; car elle corrompt les faibles. Tout ou rien ! Ennemis ou amis ! Il y a des degrés dans le crime ; mais le moindre est le crime.

CLIFFORD

Adieu, madame.

Il la congédie froidement.

DEBORA

Non, ce n'est pas possible. Vous valez mieux que vos actes. Vous vous forcez à être dur. Au nom de Dieu ! vous n'accomplirez pas cette tâche abominable, vous ne détruirez pas un peuple juste. Songez qu'il dépend de vous de réduire au silence les dernières voix qui crient pour la justice, de tuer la dernière armée libre.

CLIFFORD

Pensez-vous que ce soit moi qui anime ces masses en mouvement? Je les dirige, mais elles m'entraînent. Quand j'aurais la déraison de penser comme vous, il n'y aurait qu'un soldat de changé dans mon armée.

DEBORA

Au moins, si vous ne pouvez empêcher ce crime, ne l'exécutez pas, vous!

CLIFFORD

Assez, madame, nous ne pouvons nous comprendre.

DEBORA

Si, vous comprenez, vous comprenez... Elle lui prend la main. Ils se regardent en silence. Au nom de vos morts!

Clifford se détourne sans parler.

DEBORA, saisissant son enfant, et approchant sa figure de celle de Clifford

Regarde-le, regarde l'assassin des tiens! Regarde-le bien, afin de te souvenir de lui, quand tu seras mort, et de crier contre lui et contre son enfant auprès du Seigneur, avec les milliers d'innocents exterminés comme toi!

CLIFFORD, à Clodds

Reconduisez-les.

DEBORA

Laissez-moi aller avec mes frères.

Clifford, assis, muet, fait signe à Clodds.

DEBORA

Prenez garde : il vaudrait mieux pour vous que je fusse prisonnière dans ce camp. Enfermez-moi !

Clifford regarde d'un autre côté. Des soldats s'approchent de Debora.

DEBORA

A la volonté de Dieu !

On l'emmène avec l'enfant.

Un silence.

LEWIS-BROWN, arrivant tout affairé

Où est le maréchal ? Il faut que je lui parle. — Ah !... Il voit Clifford et va à lui. Maréchal...

CLIFFORD, se levant brusquement et regardant Lewis-Brown avec une froide colère

Ah ! vous voilà, vous ! Qu'est-ce que vous voulez ?

LEWIS-BROWN, sans prendre garde au ton de Clifford

Maréchal, il y a urgence. L'eau envahit les puits. Guld-Fontein est menacé. Il me faut une centaine d'hommes pour combattre l'inondation. Veuillez donner des ordres.

CLIFFORD, les lèvres serrées

Je ne donnerai aucun ordre.

LEWIS-BROWN, stupéfait

Je pense que vous ne m'avez pas bien compris...

CLIFFORD

Je pense que vous, vous m'avez compris. Je ne donnerai aucun ordre.

LEWIS-BROWN, consterné

Mais pourquoi ?

CLIFFORD

Parce que mes soldats sont harassés, et que je réserve leurs forces pour d'autres tâches.

LEWIS-BROWN, irrité

Maréchal!... Je vois que je me suis mal expliqué. Je ne demande pas, j'exige.

CLIFFORD, éclatant

Vous exigez!... Êtes-vous le maître? Est-ce à vous que l'armée obéit? Ah! ça, croyez-vous que c'est pour l'amour de vous et de votre or que mes soldats se font tuer, que je compromets mon honneur, — je ne parle pas de ma vie. C'est bien assez que le monde le croie. C'est bien assez que vous ayez engagé le pays dans cette guerre néfaste, en l'abu-

sant par vos mensonges, que vous ayez volontairement confondu la patrie avec vos spéculations, que vous ayez sciemment envoyé à la mort des milliers d'êtres, en ordonnant des victoires à date fixe. C'est bien assez que vous deviez exploiter la terre engraissée de notre sang. Que la terre et l'or vous appartiennent : notre sang ne vous appartient pas. Nous mourons pour effacer la tache imprimée à l'honneur de la nation par la clique des spéculateurs de Bourse.

LEWIS-BROWN

Maréchal... ces paroles... je ne tolérerai pas...

CLIFFORD

Vous tolérerez. Ce qui est dit, est dit.

LEWIS-BROWN

Mais c'est la ruine !... Considérez, je vous prie,... froidement,... ne vous fâchez pas... Les mines inondées... Si l'on n'agit de suite, il faudra une année avant de pouvoir reprendre les travaux... Comment voulez-vous que je fasse ?

CLIFFORD

Que m'importe ?

LEWIS-BROWN

Cela n'est pas admissible ! Vous oubliez que les intérêts de la Compagnie que je représente ne

sont pas distincts de ceux du gouvernement... L'or aussi est une partie de la grandeur du pays... C'est agir en séditieux... Prenez garde. Je me plaindrai...

CLIFFORD

Le télégraphe est là. Écrivez au gouvernement. Répétez mes paroles. Dites que tant que je commanderai ici, j'y commanderai seul, et que la première fois qu'un général de la Bourse s'avisera de me donner des ordres, je le ferai reconduire sous escorte à la côte; — et s'ils ne sont pas contents, voilà ma démission!

LEWIS-BROWN, atterré

Maréchal...

Les assistants écoutent, stupéfaits. Le docteur fait signe à Lewis-Brown de se taire, et aux autres de s'écarter. — Silence écrasant. — Lewis-Brown, à qui le docteur parle bas, s'éloigne, furieux et troublé.

MILES, s'approche de Clifford, dont la surexcitation tombe tout d'un coup, après le départ de Lewis-Brown

Je vois bien que le mal augmente, mon pauvre ami. Que s'est-il donc passé? Je ne vous ai jamais vu ainsi. Vous, si maître de vous! Il y a bien des années que nous vivons ensemble; et nous avons passé par des moments difficiles. En Inde, en Afghanistan, en Égypte, nous avons eu de mauvais jours. Rien n'atteignait pourtant votre impassibilité. Et c'est ce malheureux Lewis, qui a le privilège de

vous mettre hors de vous ! Que vous a fait cet imbécile ? Prenez garde, mon ami.

CLIFFORD

Oui, je le sens, c'est ridicule. On ne devrait pas faire à ces canailles l'honneur de s'émouvoir de leurs paroles. Mais j'étouffais ; je ne peux plus me contraindre. En voilà assez, Miles, en voilà assez.

MILES

Qu'y a-t-il de nouveau ? Rien n'est changé. Tout est aujourd'hui ce qu'il était hier.

CLIFFORD

Oui, c'est justement cela.

MILES

Voyez-vous, Clifford, le mal vient, pour une bonne part, de la manie que vous avez depuis quelque temps de vouloir vous analyser, analyser tout ce que vous faites, comprendre les gens et les choses. Je vous observais tout à l'heure. Vous allez interroger un prisonnier, une femme, vous discutez avec eux. C'est mauvais pour l'action, mauvais pour la santé de l'esprit. Il ne faut jamais chercher à entrer dans la pensée des autres. Bon pour un littérateur, qui parle toujours et qui ne fait rien, comme ce pauvre Carnby. Mais nous qui avons à travailler, à quoi cela nous sert-il ? Nous perdons

notre temps ; et quand on n'a pas déjà la tête trop solide, comme vous en ce moment, — vous me pardonnez, Clifford ? — c'est dangereux. Est-ce qu'il y a du bon sens à chercher les raisons d'agir de son adversaire ? Parbleu ! on sait bien que tout a des raisons. Si l'on voulait en tenir compte, on finirait par ne plus pouvoir remuer le bout du doigt. Je ne connais qu'un remède pour vous : ne pas penser.

CLIFFORD

Ne pas penser, cela vous est aisé à dire ! — Mais non, mon cher, vous vous trompez ; ce ne sont pas leurs raisons qui me troublent. Toutes les raisons se valent, les nôtres et les leurs : elles ne valent pas cher. C'est *autre chose* que je ne puis supporter. Le reste, vous l'avez vu, je puis passer par dessus, — si déplaisant qu'il soit de faire une guerre à laquelle on ne croit pas. Mais *cela*, c'est trop.

MILES

Qu'y a-t-il donc, mon ami ?

CLIFFORD

Rien. C'est quelque chose qui s'est passé tout à l'heure.

MILES

Tout à l'heure ? — Est-ce que ce serait ?... — Voyons, — j'en avais eu le soupçon l'autre jour ; je

ne pensais pourtant pas... Est-ce que cette femme vous aurait tourné la tête ?

CLIFFORD

Quelle femme ?

MILES

Belle question. Celle qui était là.

CLIFFORD, après avoir cherché un instant

Vous êtes stupide, Miles. — Non, non, c'est fini de tout cela. A Dieu ne plaise que j'oublie ma pauvre Maud, endormie dans cette terre ! Fi, comment avez-vous pu croire ?

MILES

Peuh ! ni la mort, ni la piété, ni aucune raison n'ont jamais fait obstacle à ce genre de folie. Qu'y a-t-il d'impossible ? Elle a bien un sentiment pour vous, elle.

CLIFFORD

Vous êtes fou. Elle dont j'ai fait mourir le mari, elle qui m'invective de ses menaces haineuses !

MILES

Oui, oui, ce sont leurs façons. Les paroles d'une femme ne veulent rien dire. Croyez-moi, je m'y connais. Je l'ai bien regardée. Elle met trop de passion à sa haine.

CLIFFORD, sèchement

Tant pis pour elle. Et que m'importe? — Non, j'ai pitié d'elle, voilà tout, j'ai pitié d'elle; et ce n'est même pas pour elle.

MILES

Pour qui donc?

CLIFFORD

Vous avez vu cet enfant?

MILES

Ce petit qu'elle traîne partout avec elle?

CLIFFORD

Avez-vous remarqué?...

MILES

Remarqué quoi?

CLIFFORD

En voilà assez! Je ne puis le supporter.

MILES

Quoi? cet enfant? Je ne comprends pas.

CLIFFORD

Tout le reste, voyez-vous, tout le reste, mais pas cela! — Assez là-dessus. J'ai trop lutté contre moi-même. Je m'arrête enfin.

MILES

C'est-à-dire que vous voulez?...

CLIFFORD

Me démettre du commandement, oui.

MILES

Attendez encore.

CLIFFORD

Attendre, toujours attendre. De jour en jour, je suis entraîné par ce mot. J'ai passé ma vie à remettre au lendemain, pour vivre.

MILES

Nous sommes à la veille du dénouement.

CLIFFORD

Non, je vois mieux que vous combien cette guerre exigera encore de souffrances et de sang. Et quand ce serait la fin, j'en cède l'honneur à d'autres.

MILES

Il faut que vous soyez bien hors de votre état normal, pour ne pas aller jusqu'au bout du chemin, où vous avez accepté d'entrer.

CLIFFORD

Eh bien, oui, je suis malade, Miles, en vérité. Vous le savez bien. Qu'un autre prenne ma place.

Suis-je indispensable à l'armée ? Ne peut-on me suppléer ?

MILES

Assurément. Le successeur est tout désigné : Graham.

CLIFFORD

Lui ou un autre. L'Angleterre ne manque pas de bons officiers.

MILES

En attendant son choix, c'est lui qui achèvera votre œuvre.

CLIFFORD

Qu'il ait donc la triste gloire d'y attacher son nom !

UN AIDE DE CAMP, apportant un message

Maréchal...

CLIFFORD lit. — Triomphant

Je les tiens ! — Simpson ! Lawrence ! — Eh bien, je l'avais parié. Ils s'enferrent d'eux-mêmes.

MILES

Qu'avez-vous encore inventé ?

CLIFFORD, de même

Voyez-vous, il ne sert de rien, quand on veut vaincre, de chercher à imposer ses plans à l'ennemi. Il faut feindre d'entrer dans les siens, lui servir

l'appât dont il use avec vous, et retourner ses propres armes contre lui. Eh ! docteur, il est bon parfois, quoi que vous en disiez, d'avoir la manie de chercher à lire dans l'esprit d'autrui.

Il écrit sur son genou des ordres qu'il donne à Lawrence.

GRAHAM, arrivant

L'ennemi vient.

CLIFFORD, très froid

Je sais.

GRAHAM

Il a fait brusquement volte-face, et marche sur la division de Harcourt. Je pensais bien que c'était là le point faible, et qu'il était dangereux de le dégarnir, en lançant la cavalerie à la poursuite des fuyards.

CLIFFORD

C'est bien. Laissez-les faire.

GRAHAM

Harcourt demande des renforts.

CLIFFORD

Qu'il se replie.

GRAHAM

Ils seront maîtres du passage.

CLIFFORD

Qu'ils passent.

GRAHAM

Il faut qu'ils aient des espions partout. Qui a pu les prévenir aussi vite que la route était libre ?

CLIFFORD

Moi.

GRAHAM

Vous ? — Ah ! c'est différent.

CLIFFORD

Ils veulent forcer le passage. A leur aise. Je le veux aussi. — Qu'ils y entrent. Mais ils y resteront.

GRAHAM

Leur retraite...

CLIFFORD

...est coupée. Je savais qu'ils seraient ici cette nuit. La cavalerie de Harcourt, après une feinte poursuite, a l'ordre de se replier derrière eux à marches forcées. Vous-même, Graham, vous allez à l'instant, par Utrecht et Nazareth, vous rabattre sur le passage, où vous vous engagerez à leur suite. Les crêtes des collines sont occupées. Pour nous, nous n'avons qu'à attendre, à l'affût. Le gibier vient de lui-même.

LES OFFICIERS

Hurrah ! — Ils n'en réchapperont pas cette fois.

SIMPSON

Le président, dit-on, est avec eux.

LAWRENCE

C'est le coup de grâce pour ce misérable petit peuple.

CLODDS

Ils ne se rendront jamais.

SIMPSON

C'est l'extermination.

GRAHAM, dépité

Je vois avec plaisir que vous savez, quand il faut. user des grands moyens. — Mes compliments.

CLIFFORD

Au travail !

Il frissonne.

MILES

Vous claquez des dents. Prenez un manteau. La pluie est glacée. Ce maudit pays souffle la fièvre.

GRAHAM

Vous semblez souffrant. Ne craignez-vous pas d'aggraver votre mal ?

CLIFFORD

Je vais bien, monsieur, je vais bien. — Allons !

Ils sortent.

MILES, les suivant

Donner sa démission ? — Serment d'ivrogne ou de chasseur. Qui a bu boira. Qui a tué tuera. On plaint le gibier ; mais il ne s'en porte pas mieux.

Il sort.

Les soldats du poste restent seuls. La nuit vient. Owen et Alan sont assis près d'un feu. — Un silence.

ALAN

Quand cela sera-t-il fini ?

OWEN

Je vois bien qu'on va leur faire encore quelque vilain coup, cette nuit, à ces pauvres diables.

ALAN

Pourvu seulement que ce soit vite fini ! Puisqu'il faut les tuer, qu'on se dépêche.

OWEN

Bien sûr. Quand on tue une bête, il ne faut pas la faire souffrir.

Un silence.

ALAN

Comme le maréchal était irrité !

OWEN

Depuis que nous avons perdu madame et le petit garçon, il est tout changé. Encore, dans la journée, on ne s'en aperçoit pas trop ; il s'occupe, il ne pense pas. Mais le soir, seul, chez lui, il reste absorbé des heures, sans bouger; ou il parle tout seul. Il ne dort pas. Lui qui est si poli et si doux d'habitude, il se met en colère contre moi, pour la moindre chose. Je l'ai écouté l'autre nuit. Il parlait de son petit.

ALAN

Pauvre homme ! Pourquoi le bon Dieu permet-il qu'on ait des enfants, si c'est pour les reprendre tout de suite ?

OWEN

Ah ! c'est toujours bon de les avoir eus à soi, quelques années, ces petits êtres.

ALAN

Cela fait trop de peine après, quand ils s'en vont.

OWEN

On sait bien que tout finit par de la peine. Il faut prendre le monde comme il est.

ALAN

S'il n'y avait que sa peine à soi ! mais on les fait souffrir, eux aussi.

OWEN

Il vaut mieux souffrir et avoir été, — pas vrai ?

ALAN

Peut-être bien. Mais je ne sais pas pourquoi.

OWEN

Moi non plus. Mais je sens ça.

ALAN

Comme tout est difficile à comprendre, tout !

Il montre machinalement le ciel et la plaine.

Un silence.

OWEN

Il ne faut pas laisser éteindre le feu. Il remue le brasier. On est trempé par la pluie, tout le jour. Et quand le soleil vient de se coucher, il vous tombe une glace sur les épaules.

ALAN

Regarde là-bas, Owen.

OWEN

Des feux sur les collines. C'est l'ennemi.

ALAN

Des feux comme chez nous. Ils se faisaient signe, de montagne en montagne.

OWEN

Et les cornemuses se répondaient dans la nuit.

ALAN

Et les cloches des vaches, tu te rappelles, Owen ?

OWEN

On croyait les entendre passer autour de soi. Elles sortaient des lacs et des herbes de la prairie.

ALAN

Les lacs ! Les étoiles fourmillaient dedans. C'était comme des poissons.

OWEN

Comme on est loin, Alan ! — Et pourquoi est-on venu ?

ALAN

Pourquoi ?

UN SOUS-OFFICIER, appelant

Alan ! Alan se lève sans répondre.

OWEN

Tu t'en vas ?

ALAN

C'est mon tour de faction.

OWEN

Allons! — Heureusement, voilà la pluie qui a cessé.

ALAN

Je ne sais pas ce que j'ai. Je suis triste.

OWEN

Moi aussi. Cela n'est pas gai.

ALAN

Enfin!...

Il s'éloigne.

OWEN

Aie l'œil ouvert. L'ennemi est loin. Mais on n'est jamais sûr.

Alan rejoint une patrouille qui s'éloigne. D'autres soldats reviennent de faction, et s'approchent du feu. Ils se chauffent, mangent et fument.

SOLDATS

Je suis glacé jusqu'aux os. — Chien de temps!

— Regarde-moi ça. Il montre ses souliers. Des semelles trouées. Plus rien ne tient.

— Et le soir, pour se refaire, voilà ce qu'on a à manger! Juste de quoi ne pas crever!

— Et après, on ira se coucher dans la boue et dans l'eau!

— Malheur! il vaudrait mieux être morts.

— Vous êtes bien délicats. Vous avez été gâtés. Si vous aviez pris l'habitude, comme moi, depuis votre enfance de faire votre lit dans la boue de Londres, vous trouveriez que celle d'ici sent bon. On n'a pas assez à manger? On a tout de même quelque chose. On peut se chauffer; et on n'a à se préoccuper de rien. On n'a à penser à rien. Je ne trouve pas ça si malheureux. Qu'il fasse beau ou mauvais, qu'on fasse ceci ou cela, je m'en fiche. Au bout du compte, on est toujours des héros.

— Jolis héros! Si seulement on se battait! Mais il n'y a pas moyen. Dès qu'on arrive, ils décampent. On va devant, ils passent derrière. On va derrière, ils passent devant. On ne les voit jamais, même quand ils sont là; on se promène tranquillement, on reçoit un coup de fusil; impossible de dire d'où ça vient. Ils filent dans l'herbe comme des serpents. Ce n'est pas des hommes. C'est des fantômes.

— Il paraît qu'on les tient, cette fois.

— Oui, oui, je connais la chanson. Ça fait la vingtième fois.

— C'est peut-être la bonne.

Ebenezzer. — Ah! si c'était!... Ah! les cochons! nous ont-ils fait assez souffrir! Bon Dieu! Si on les tient cette fois, ça fera du bien de se venger, de leur casser les reins, de leur piler la cervelle. Chameaux!

— Peuh! je ne les hais pas tant que ça, moi.

— Oui, je te connais, tu n'en épargneras pas un.

— Bien sûr. Mais c'est sans rancune.

— Oui, comme la cuisinière qui ne hait pas le poulet, mais qui lui tord le cou.

Ebenezzer. — Eh bien, moi, c'est avec rancune, et je ne le cache pas, bon Dieu! — Ne laisse donc pas le feu s'éteindre! — Si je pouvais les faire rôtir tout vivants, leur enfoncer la broche dans le cul!... Canailles, qui osent éterniser la guerre, avec leur diabolique entêtement! — Il faut être fous, fous furieux, pires que des chiens enragés! Résister, résister à l'Angleterre! Gredins!

— Dis donc, c'est pourtant assez naturel, ce qu'ils font là.

Ebenezzer. — Quoi! quoi! c'est naturel?

— Dame! un peuple qu'on attaque!

Ebenezzer. — Ce n'est pas un peuple. Ce sont des rebelles. Pour être un peuple, il faut être nombreux. Mais une poignée, des bandes en guenilles!

— Ils n'ont même pas d'uniforme. Ce n'est pas une armée.

— Ce sont des sauvages anthropophages. Est-ce que tu ne sais pas qu'un jour ce vieux monstre de Paul Krüger a fait mettre une demoiselle toute nue entre deux morceaux de bois, et l'a fait scier vivante, parce qu'elle ne voulait pas lui livrer un secret?

— Allons donc!

— C'est le révérend Alsopp qui l'a dit. (1)

— Ah ! le scélérat ! si je le tenais !

— Ouat ! Il a filé, le drôle, avec tout son magot.

— Moi, ce qui me révolte le plus, c'est leur hypocrisie à tous ces cafards-là, qui tiennent leur Bible d'une main, et leur mauser de l'autre.

— Sapristi !

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— J'ai perdu mon Nouveau Testament !

— Je te prêterai le mien.

— Non, c'est le mien que je veux.

— Tu n'as qu'à en demander un autre à Mrs. Simpson. Ils en ont des paquets.

— J'irai demain.

— C'est crânement beau, ces histoires.

— Pour ça, c'est bien écrit.

— Moi, ce que j'aime le mieux, c'est la préface de lord Wolseley.

— Et l'Union-Jack qui est gravé dessus. (2)

EBENEZZER, entêté dans son idée. — De quel droit est-ce qu'ils se défendent ? C'est indigne. Il faut les tuer avec aussi peu de pitié, que des rats empestés !

---

(1) Rév. John Alsopp. (J.-A. Hobson : *The Psychology of Jingoism)*

(2) Les soldats anglais, partant pour l'Afrique, reçurent chacun un exemplaire du *Nouveau Testament*, décoré de l'*Union-Jack*, et précédé d'une préface de lord Wolseley *(Hobson : ibidem)*

Écoute un peu pourtant, si on venait chez nous aussi...

EBENEZZER. — Je n'écoute rien. Il faut être un damné coquin pour résister aux soldats du Roi. Quand l'Angleterre demande à un pays de se soumettre, il doit être trop honoré qu'on l'ait choisi pour faire partie de l'Empire le plus glorieux du monde.

— Tout de même, il peut ne pas bien comprendre. Il faudrait lui expliquer...

EBENEZZER. — On se tue à leur expliquer. Ils font exprès de ne pas comprendre. Ils sont entêtés comme des bourriques. — Et puis, il ne faut pas tant d'explications. L'Angleterre a droit à l'empire de la terre. Si elle permet à quelques autres nations d'exister, c'est par modération pure. Mais je vois bien qu'il faudra en venir à tout prendre, pour la gloire de Dieu, et parce que les plus forts doivent commander aux plus faibles : c'est la morale.

Un grand silence.

UN SOLDAT, à mi-voix, montrant l'espace autour d'eux. — Comme c'est grand, tout ça!... On est perdu...

Silence.

OWEN, gravement

Les plus forts, camarade?... Qui est le plus fort?...

Il ne faut pas dire ça. On est toujours plus faible pour quelque chose...

Silence. Ils se taisent tous, en regardant le feu.

Au loin, la sentinelle crie : « Qui vive? » deux fois. On entend une poursuite. Puis un double coup de feu. Une voix appelle au secours. Au premier cri, les hommes se sont jetés sur leurs fusils, et courent, sans parler, avec des jurons. Au dehors, une voix crie : « Par là, camarades! » — Ils reviennent, rapportant Alan, blessé.

SOLDATS

Ah! nom de Dieu!

ALAN, faiblement

Il est blessé aussi. Je l'ai vu tomber.

Quelques soldats retournent sur leurs pas, et reviennent avec le jeune prisonnier italien, blessé.

— Il vit encore.

EBENEZZER

Salaud!

Il veut l'assommer d'un coup de crosse.

ALAN

Non!

OWEN

Laisse!...

Il arrête le bras d'Ebenezzer. — On met les deux blessés près du feu.

LE JEUNE ITALIEN, insolent

Un peu de patience, donc. Je m'en vas. Le temps de prendre congé. Je ne file pas à l'anglaise, moi.

— C'est ce petit Italien qui causait avec le maréchal.

— Il voulait s'évader.

Les soldats ne s'occupent que d'Alan.

ALAN, à Owen

Tu vois, tu vois, je le pressentais ! Ah ! mon Dieu !

SOLDATS

Où est-il blessé ?

— Portons-le à l'ambulance.

ALAN

Ah ! ne me remuez pas, au nom du Christ !

UN SOLDAT

On ne peut pas. Il mourrait en route.

OWEN, au soldat qui vient de parler

Tais-toi donc ! pas si fort !

ALAN

Non, pas à l'hôpital ! ne m'abandonnez pas !

OWEN

Oui, tu resteras. Ne t'agite pas. Ce n'est rien.

ALAN

Non, je sens bien que c'est fini.

OWEN

Mais non.

ALAN, pleure. — Après un moment

Et lui ?

L'ITALIEN

Moi aussi. Attends-moi, nous ferons route ensemble.

ALAN

Où est-il blessé ?

L'ITALIEN

Ah ! c'est bien le pire de tout. Au dos. C'est une fatalité. Cette guigne s'acharne à me jouer des tours. Mais celui-là, c'est le plus sale de tous. Pas de chance ! Enfin, c'est fini. — Je m'en moque. Quand le destin nous persécute, il faut rire de lui ; cela le vexe. On a beau être vaincu, on lui est supérieur. Alan gémit. Tu as mal ?

ALAN

Oui. — Et toi ?

L'ITALIEN

Naturellement.

ALAN

Pourquoi est-ce que tu m'as tué ?

L'ITALIEN

Tu es bon, toi. Pourquoi as-tu tiré d'abord ? Je n'ai fait que me défendre. Je voulais me sauver. Est-ce que tu ne pouvais pas me laisser vivre ?

ALAN

Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Il m'ont obligé ! — J'ai froid ! — Owen, où est le pays ? Mets-moi la figure du côté où il est. — Ah ! ce ciel, ces étoiles, je ne reconnais rien. Rien. Ce n'est pas mon ciel. Je suis perdu. Vous allez partir, vous allez me laisser seul, dans cette terre.

L'ITALIEN

Nous nous tiendrons compagnie. Moi aussi, je suis de la vieille Europe. Va, nous ne serons pas les seuls. Des milliers de camarades resteront avec nous. Peut-être bien vous aussi, eh ? Pendant des années encore, nous entendrons sonner sur cette terre le pas de nos frères Européens.

ALAN

Comment vivais-tu là-bas ? as-tu des parents qui t'attendent ?

L'ITALIEN

J'ai une vieille maman, à Caltanisetta ; mais elle ne m'attend pas. J'ai aussi une ribambelle de frères et de sœurs, des petits et des grands ; ça court, Dieu

sait où. Ce n'était pas facile de vivre. La maman nous a dit : « Mes petits, tirez-vous d'affaire, si vous pouvez ; vivez tant que vous pourrez : la vie est une bonne chose, malgré tout. Quand vous ne pourrez plus vivre, tâchez de choisir votre mort ; la mort n'est pas mauvaise non plus, quand on ne peut plus faire autrement. » J'ai fait comme elle a dit. Je ne pouvais vivre heureux, j'ai choisi de mourir de la meilleure façon : je ne suis pas mécontent. Cela fait du bien de mourir en ayant raison.

ALAN

Ah ! pourquoi suis-je venu ? pour quoi faire ? pour quoi faire ?

L'ITALIEN

C'est vrai, ça ; ce n'est pas beau, ce que vous avez fait, camarades, de venir prendre le pays des autres.

LES SOLDATS, prenant part peu à peu à la conversation

Ça n'est pas notre faute. C'est la fatalité.

L'ITALIEN

Des bêtises. Il n'y a pas de fatalité. Il n'y a que nous. Vous êtes des enfants. Vous croyez à un maître ? Il n'y a pas de maître. Il n'y a rien, il n'y a rien que nous. Faisons ce que nous devons, et tout ira bien.

OWEN

Non, le monde est mauvais, tout est mauvais.

L'ITALIEN

Si le monde est mauvais, c'est que nous le faisons mauvais.

OWEN

Ah ! tout est trop difficile à comprendre !

L'ITALIEN

Qu'est-ce qu'il y a de difficile ? — Si vous nous aviez vus dans notre camp, comme tout était simple chez nous ! Il y en a là des centaines qui sont comme moi, venus de partout : il y en a de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Amérique ; il y en a qui se sont battus les uns contre les autres ; on n'a ni la même race, ni la même religion ; il y en a des riches et des pauvres, des gueux et des aristos ; à vrai dire, on ne s'entend guère, et ceux que nous sommes venus défendre n'ont rien de bien attrayant ; ils nous traitent plutôt en ennemis qu'en amis. Mais ils ont tort, et voilà tout : et cela ne prouve pas que nous n'ayons pas raison de les défendre, quand ils souffrent pour la justice. — Cela fait tant de bien ! On sent qu'on est tous frères, et qu'il n'y a pas de races, pas de reli-

gions, pas de couleur de peau ou de pensée, qu'il n'y a que des hommes qui s'aident et qui s'aiment : et c'est le paradis sur terre.

OWEN

Mais, frère, vous faites aussi du mal : vous nous tuez.

L'ITALIEN

On n'arrive pas du premier coup à réformer le monde. Notre petite Europe est forcée de se défendre. Patience. Tout s'arrangera.

ALAN

Ah ! j'ai fait le mal, j'ai fait le mal !

EBENEZZER, éclatant

Ah ! les cochons, les cochons de banquiers, de ministres, de généraux, de salauds, qui font tuer et damner les pauvres gens pour leur ambition et pour leur or !

ALAN

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que Dieu me pardonnera ?

L'ITALIEN

Laisse donc Dieu tranquille, et pardonne-toi toi-même. Ce n'est pas ta faute, va. Pauvre diable, tu

as fait pour le mieux, bien sûr, en faisant le plus mal.

Alan pleure silencieusement.

OWEN

Tu souffres ? Alan ne répond pas.

ALAN, à voix presque basse

Craigie, est-ce que tu voudrais jouer une dernière fois : « *Auld lang syne.* »

Sans dire un mot, un des soldats écossais prend sa cornemuse, et commence à jouer un chant plaintif. Tous se mettent peu à peu à chanter d'une voix assourdie l'air lent et mélancolique, qui gagne de proche en proche. Ils sont assis autour des feux, et fument, immobiles, les yeux fixés sur la flamme. Alan fait effort pour se soulever.

OWEN, se penchant vers lui, et le soutenant

Qu'est-ce que tu veux ?

Alan, sans répondre, tend péniblement la main vers l'Italien.

L'Italien, ému, se soulève, sans parler, d'un brusque effort, se penche vers lui, et l'embrasse. — Ils meurent.

Un roulement de tambour bat la retraite au loin. Les voix s'arrêtent brusquement au milieu du chant; la cornemuse gémit sur une note, sans terminer sa phrase.

EBENEZZER, regardant les deux morts

Fini.

Il veut les séparer.

OWEN

Laisse-les ensemble.

Les soldats restent encore assis en silence, songeurs, avec leur pipe allumée. — La lune brille sur la plaine.

Un sous-officier arrive.

LE SOUS-OFFICIER

Rassemblement !

Ils se lèvent tous passivement, sauf Owen.

UN SOLDAT

Du nouveau, sergent ?

LE SOUS-OFFICIER

Il vient.

Les soldats se préparent sans hâte, sans parole. Owen reste assis, réfléchit. Un camarade lui touche l'épaule.

OWEN

Où allons-nous ?

UN SOLDAT

Qui sait où ? Où ils veulent, ces diables. Nous battre probablement.

OWEN

Encore ?

LE SOLDAT

Que faire ? Il faut obéir.

Owen se lève.

Les soldats se mettent à leurs rangs. Au moment de partir, dans le silence général, Ebenezzer montre furieusement le poing on ne sait à qui, et crie :

EBENEZZER

Canailles ! canailles !

LE SOUS-OFFICIER, sévèrement

A qui en as-tu ? — Silence. Marche !

Ils se mettent en marche. Owen s'arrête brusquement, se détache des rangs, revient sur ses pas, dépose tranquillement son fusil, et se rassied près des deux morts, devant le feu.

LE SOUS-OFFICIER

Eh bien, toi, tu es malade ?

Owen secoue la tête négativement.

LE SOUS-OFFICIER

Alors, debout !

OWEN

Je n'assassine plus.

ACTE III

La nuit. Grand clair de lune. — Dans la cour d'une ferme, devant la maison de Debora. Une citerne au milieu. De grands eucalyptus forment un rideau, au fond, au-dessus des hauts murs. A droite, une porte cochère ; des officiers entrent et sortent à tout moment. A gauche, la maison ; on monte, par quelques marches, à une large véranda, où lord Clifford est debout près d'une petite table, éclairée par une lanterne, et chargée de papiers, de cartes, de verres et de flacons de liqueur. Lawrence et Clodds, assis sur des pliants, écrivent. Dans la cour, au-dessous de la véranda, une autre petite table, et des chaises de jardin. Des soldats sont en faction à l'entrée de la grande porte. — Quelques jeunes aides de camp causent entre eux, debout, dans la cour, au bas de l'escalier, attendant que le maréchal leur fasse donner des ordres.

LES JEUNES OFFICIERS

Ils y sont bien, cette fois. Ils ont mordu à l'hameçon.

— Ils sont entrés dans le sac.

— Graham tient une issue, nous l'autre. Simpson et l'artillerie occupent les hauteurs. D'un coup de filet, nous les ramassons tous.

Montrant Clifford. — Qu'attend-il pour en finir ?

— Je ne sais. Soyez tranquille. Il agira au bon moment.

Un officier descend l'escalier, et donne un ordre écrit à un des jeunes aides de camp, qui part aussitôt.

— Est-ce l'ordre enfin ?

Clifford descend dans la cour. Deux ou trois officiers supérieurs l'entourent et le félicitent bruyamment. Il a une expression dure et fermée : mais ses gestes sont saccadés et violents ; — tantôt il rit avec bruit, tantôt il coupe brusquement la conversation par des ordres secs, — tour à tour familier et cassant.

LES OFFICIERS, entre eux

C'est un coup de maître. Le maréchal couronne sa carrière.

CLIFFORD

Eh ! messieurs, ne m'enterrez pas si vite ! Ce n'est pas mon dernier mot.

L'OFFICIER, qui vient de parler

Oh ! je n'ai jamais voulu dire... Mais si ce n'est pas votre dernier mot, c'est en tout cas le leur, à ces brigands. Voilà la guerre finie.

CLIFFORD

« Et le combat finit faute de combattants. »... C'est cela qui vous inquiète ? Soyez tranquille. La guerre ne finit jamais. Quand elle cesse d'un côté, elle reprend de l'autre. On ne chôme pas dans notre métier. Il est arrivé près de la petite table, au bas de la véranda, et, sans s'asseoir, se fait porter des liqueurs, verse à boire aux autres, et boit. — Un métier qui spécule sur la haine,

sur la bestialité, sur toutes les mauvaises passions, est bien sûr de durer autant que l'humanité ! Ils ont commencé par rire, puis continuent de façon forcée, et se taisent un peu gênés.

UN OFFICIER

Quand en finissons-nous avec eux ?

CLIFFORD

Patience.

UN AUTRE

Tout est prêt ?

CLIFFORD

Tout est prêt.

UN AUTRE

Qu'attendons-nous ?

CLIFFORD, sèchement

Qu'il me plaise.

UN OFFICIER

Le curieux, c'est que l'ennemi aussi sait qu'il est pris, et qu'il attend. Si on écoutait bien, on entendrait battre le cœur des deux armées.

CLIFFORD rit, — puis sèchement

A vos postes, messieurs.

LES OFFICIERS, entre eux

Il est comme un chat, qui joue avec une souris.

— Quel silence ! qui croirait qu'on est si près d'une bataille ?

Ils sortent.

CLIFFORD, à lui-même

Silence. Silence. Beauté de la nuit, la pluie apaisée, les oiseaux dans les arbres... Et dans quelques minutes, la guerre va aboyer !...

UN OFFICIER, s'approchant

Maréchal, le fusilier Owen refuse d'obéir. Il faisait des discours contre la guerre. On l'a arrêté.

CLIFFORD, frappe sur la table, avec colère

Le misérable ! — Comme si ce n'était pas assez d'avoir à combattre ces enragés ! Il faut qu'on ait à fusiller ses propres soldats ! — Il se permet de discuter les ordres de la patrie ! C'est bien assez des chefs ! Si les soldats s'en mêlent ! — Amenez-le !

L'officier sort.

Clifford boit.

On entend passer des troupes derrière le mur de la maison.

Le docteur arrive.

CLIFFORD, un peu excité

Ah ! vous voilà, docteur ! Vous attendez votre heure, pour achever ce que nous aurons commencé ?

MILES

Quand commencez-vous ?

CLIFFORD

Vous êtes bien pressés, tous.

MILES

On dirait que vous vous plaisez à prolonger l'attente.

CLIFFORD

Je l'avoue, il y a une jouissance à sentir la destruction suspendue dans l'air, à penser qu'il suffit d'un signe pour la déchaîner.

MILES

Le vieil homme de guerre se réveille.

CLIFFORD

C'est le meilleur moment de la bataille, quand la bataille est gagnée, avant d'être livrée.

MILES

Alors, ils sont bien pris, cette fois ?

CLIFFORD

Ils sont dans ma main. Je n'ai qu'à vouloir. — Il rit. C'est curieux, dites donc, Miles, que je pourrais ne pas vouloir... Buvez donc.

Il lui verse et se verse à boire.

MILES, lui mettant doucement la main sur le bras

Non, mon ami, assez. Laissez cela. Vous êtes déjà un peu plus nerveux qu'il ne faut.

CLIFFORD, laisse son verre et continue son raisonnement

Je pourrais... Non, je ne puis rien. Ils sont pris. Mais moi aussi. Je ne suis plus libre.

MILES

Tant mieux. C'est un grand bien de n'être pas trop libre.

Un aide de camp apporte un message. Clifford le lit. Miles veut s'éloigner.

CLIFFORD

Attendez, Miles, je voudrais vous dire...

Il achève de lire, écrit quelques mots sur le verso du papier, et le rend à l'aide de camp qui repart.

CLIFFORD

Écoutez, Miles. Vous êtes mon ami, mon vieux et fidèle ami. Vous me rappeliez aujourd'hui que nous avions traversé ensemble bien des moments difficiles. Vous vous souvenez? Dans un combat contre les Afghans, il nous fallait passer à tout prix, sans ramasser nos blessés ; nous savions les tortures qui les attendaient. Nous nous étions promis, si l'un de nous deux tombait, que l'autre l'achèverait. Vous vous souvenez ?

MILES

Et par Dieu, je l'aurais fait.

CLIFFORD

Je pense bien. Moi aussi. Nous avions promis. — Eh bien, Miles, c'est à peu près la même chose aujourd'hui. C'est-à-dire, ce n'est pas l'ennemi que je crains ; c'est bien pis ; — enfin, — en un mot,... prenez ceci.

Il lui tend un revolver.

MILES

Quoi ?

CLIFFORD

Vous tenez à mon honneur, n'est-ce pas ?

MILES

Comme au mien.

CLIFFORD

Eh bien, s'il était nécessaire pour le garder, usez de ceci, et ne me manquez pas.

MILES

Mon pauvre ami, en est-ce là vraiment ?

CLIFFORD, dans un état de surexcitation anormale qui augmente à mesure qu'il parle, avec de brusques alternatives d'emportement et d'affaissement.

Ne craignez rien. J'accomplirai mon devoir, mon devoir de soldat. Mais c'est une chose honteuse.

honteuse, Miles. Vous le savez bien. Nous n'osons pas nous le dire. — Vous me demanderez alors pourquoi je le fais ? C'est là le plus terrible. A côté de ma conscience, j'entends une autre voix qui me crie : « Marche ! qu'importe ce que tu penses ? » Je suis un champ de bataille entre deux volontés ennemies. Dans mon état normal, j'eusse fait et exécuté mon choix, quel qu'il fût, sans permettre à ma pensée de le discuter. Mais je suis affaibli d'une façon ridicule ; je me fais honte. Vous avez eu tort de m'empêcher de me retirer, Miles. Il y a un mois, je le pouvais. A présent, il est trop tard. Revenir sur ses pas, ou simplement s'arrêter, ne serait pas seulement la perte de ce pays, mais de la suprématie anglaise, de l'Empire tout entier. — Me tuer ? — Cela ne résout rien. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne me suis pas arrêté un instant à cette lâcheté. — Obéir à ma conscience ? Je ne le puis sans trahir. — Obéir à mon pays ? Il le faut bien. Mais mon être se cabre. — Je ferai ce que j'ai dit, et j'irai jusqu'au bout. Ai-je tort ? Je ne veux pas y penser. Mais j'y pense malgré moi, et j'ai la tête si étrangement malade, que je ne sais jamais bien ce qui arrivera de moi, la minute d'après. Voilà pourquoi, Miles, je vous ai demandé ; il faut me promettre. Surveillez-moi ; et si ma volonté fléchissait une minute, rendez-moi ce service, brûlez-moi la cervelle. Vous m'avez compris ?

MILES

Oui.

CLIFFORD

Vous promettez ?

MILES, après un court silence

Parfaitement.

Ils se serrent la main.

Nous n'en viendrons pas là.

CLIFFORD

J'espère bien. Mais je veux montrer à cette gueuse de pensée, qu'elle ne me dominera pas, que je l'écraserai. Ah ! c'est une chose grotesque que cette raison, quand une fois on l'a laissée contrôler le devoir... Il faut la tenir en bride... — Je me sens si las, Miles. Vous ne pouvez savoir quelle fatigue. Je ne dors pas. Et j'ai des troubles. Je pense,... vous savez,... à mon petit. Cette nuit, j'ai rêvé qu'il me reprochait de le faire mourir encore une fois.

MILES

Ne parlons plus de cela, Clifford.

CLIFFORD

Oui. — Quelle brute ridicule je fais ! L'absurde machine que la nôtre ! cela tient à un fil. — Dites-moi, Miles, je compte bien ne pas vous donner cette peine. Mais enfin, au cas où arriverait

cette sottise, je veux vous écrire un papier, pour que vous puissiez attester que c'est par ma volonté que vous aurez agi.

MILES

Oui, je pense, ce sera plus correct.

CLIFFORD

Merci, vieux camarade. — Poignée de mains. — Je me sens plus calme déjà.

MILES

Vous le serez tout à fait, quand la bataille sera engagée, et que vous n'aurez plus le temps de revenir sur vos décisions.

CLIFFORD

Oui, c'est bon de n'avoir plus à vouloir. Que les choses veuillent pour nous. J'envie ceux qui ne pensent jamais, comme cette canaille. Il montre les soldats en sentinelle à l'entrée de la porte. — Deux soldats amènent Owen. Miles s'éloigne. — Clifford se verse machinalement à boire. Te voilà, imbécile! Qu'est-ce qui t'a pris? Tu fais le rebelle? Crois-tu que j'aie le loisir de m'occuper de toi? Es-tu ivre, fou, malade, ou quoi? Il boit.

OWEN

Non, maréchal, je vous demande pardon. Je suis dans mon bon sens, et je ne veux plus me battre.

CLIFFORD

Tu ne veux plus? Tu as peur?

OWEN

Si j'avais peur, je risquerais moins à me battre qu'à faire ce que je fais.

CLIFFORD

Alors, quoi?

OWEN

On souffre trop, on fait trop souffrir. Je ne peux plus continuer.

CLIFFORD

Qu'y veux-tu faire? Tuer, ou être tué.

OWEN

J'aime mieux être tué. Si je suis tué, je ne souffrirai plus. Si je tue, je fais souffrir, et je souffre.

CLIFFORD

Où as-tu été pêcher cela? Voilà trois mois que tu te bats sans protester. As-tu reçu une inspiration du ciel?

OWEN

Il n'y a qu'à réfléchir. C'est pour comprendre ce qu'on fait maintenant, qu'il faudrait une autre

intelligence que la mienne. Moi, je n'y parviens pas.

CLIFFORD

Tu n'as pas besoin de comprendre. Obéis. Tes chefs sont là pour penser à ta place.

OWEN

Je sais bien que vous pensez beaucoup mieux que moi. Si vous disiez ce que vous pensez !...

CLIFFORD

Comment ! gredin ! ce que je pense... J'essaie de te sauver, et tu fais l'insolent !

OWEN

Non, je ne voulais pas dire... mais j'ai bien vu, des fois, que vous n'êtes pas très heureux non plus... Pardon.

CLIFFORD, brusquement apaisé

Que veux-tu, mon pauvre garçon ? La vie n'est pas gaie. Cela ne sert à rien de se révolter. Ce n'est pas nous qui avons fait le monde. Il ne vaut pas cher.

OWEN

Vous êtes bon ; mes camarades sont de braves gens ; je ne suis pas méchant non plus. Et pourtant, nous faisons tant de mal.

CLIFFORD

Si les meilleurs se retiraient comme toi, le monde serait aux pires.

OWEN

Si les meilleurs font le mal, ils sont pires que les méchants; car ils savent ce qu'ils font.

CLIFFORD

Vas-tu raisonner longtemps? Je ne discute pas avec toi. — Tu refuses d'obéir : c'est la mort. — Mon garçon, tu n'y penses pas. Tu es de mon comté, de ma maison. Nous sommes solidaires. Tu ne vas pas nous déshonorer? On dira que tu es un lâche.

OWEN

Vous ne le direz pas, maréchal.

CLIFFORD

Si, par Dieu.

OWEN

Non.

CLIFFORD

Je te dis que je te tiens pour un misérable, si tu...

OWEN

Vous ne le pensez pas.

CLIFFORD

Tête de mulet! — Tu ne vas pourtant pas

m'obliger à te faire fusiller, voyons, Owen, mon filleul!

OWEN

Ne m'en veuillez pas, milord. Je ne peux pas faire autrement.

Clifford frappe du pied, tourne le dos, hésite. — La fusillade éclate au dehors.

UN OFFICIER, accourant

Maréchal... ils se décident enfin... ils attaquent. Ils veulent forcer le passage.

CLIFFORD, monte à cheval. — A Owen

Tu seras fusillé.

Il part au galop, avec ses officiers.

Owen reste avec les deux soldats qui le gardent.

L'UN DES SOLDATS, après qu'ils se sont parlé tout bas, s'approche de Owen, et lui dit à mi-voix

Owen... On ne fait pas attention à toi... File.

OWEN, ébranlé

Tu crois que je puis?

LE SOLDAT, sans le regarder, sans avoir l'air de lui parler

On ferme les yeux. Dépêche.

Owen fait un mouvement pour gagner la clôture du jardin. Puis il revient.

OWEN

Non. C'est mieux que je reste.

LE SOLDAT

Mais, malheureux, tu n'y couperas pas.

OWEN

Je sais bien. Mais si je fuyais, on dirait que j'ai fait cela par lâcheté, comme le maréchal disait.

LE SOLDAT

Qu'est-ce que ça te fout? Tu ne tiens donc pas à vivre?

OWEN

Si, beaucoup, surtout maintenant.

LE SOLDAT

Qu'est-ce que ça te coûterait de fiche un coup de fusil ou deux à ces sauvages ?

L'AUTRE SOLDAT

Pas même besoin de viser. On tire en l'air.

Owen secoue la tête.

LE PREMIER SOLDAT

Sacrée bourrique ! — il faudra donc te fusiller ! tu n'as pas honte ?

Le bruit de la bataille redouble.

L'AUTRE SOLDAT

Entends-tu ?

LE PREMIER SOLDAT

Bon Dieu ! être cloué ici, juste au moment où la danse commence !

L'AUTRE SOLDAT

Ils les tiennent. Ils vont y passer jusqu'au dernier. — Avoir été à toutes les peines, et n'être pas au plaisir : c'est bien ma guigne.

LE PREMIER SOLDAT

Je n'y tiens plus. J'y vas.

OWEN

William, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas aller tuer, toi aussi ?

LE PREMIER SOLDAT

Et pourquoi est-ce que je m'en priverais ? — La seule occasion qu'on ait dans sa vie de faire cet amusement ! Et c'est glorieux, par dessus le marché !

Il sort en courant.

OWEN, à l'autre soldat

Jamie, tu es un père de famille, toi, tu n'iras pas, voyons ?

L'AUTRE SOLDAT

C'est pour voir seulement.

Il se sauve.

OWEN, seul

L'odeur du sang : cela rend ivre. Deux bonnes gens pourtant. Il n'y a plus moyen de les tenir. C'est comme des chiens à la curée.

Il s'assied dans un coin obscur, sur une marche de l'escalier.

Au bruit du combat, les fenêtres de la maison s'ouvrent. Des figures de femmes paraissent. Debora, Noëmi, l'enfant, les servantes, se pressent sur la véranda, écoutent anxieusement, descendent l'escalier, viennent dans la cour. Mrs. Simpson se montre ensuite. Elle se tient sur la véranda, quand les autres femmes sont descendues dans le jardin.

LES FEMMES

Mon Dieu ! — C'est près d'ici ! ils se battent à la porte d'Utrecht.

UNE D'ELLES, regardant Owen, qu'elle a heurté en descendant les marches

Qu'est-ce que celui-là ?

UNE AUTRE

C'est un lâche, qui refuse de se battre.

MRS. SIMPSON, causant avec un officier

Ah ! comme c'est émouvant, ces cris dans le lointain, ce clair de lune ! C'est si poétique !

DEBORA

Chacun de ces coups tue un des nôtres. Dieu ! pourquoi les as-tu laissé envelopper par l'ennemi ?

NOËMI

Ne doute pas ! Il sait ce qu'il veut. Prions-le, obligeons-le par nos prières à nous sauver ! Si tu doutes un instant, tout est perdu. Il faut vouloir.

DEBORA, et les femmes

Oui, oui, je veux ! Je veux que tu nous fasses vaincre, que tu écrases ces bandits !

MRS. SIMPSON, du haut de la véranda, s'adressant irritée à Debora et à Noëmi, dans la cour

Taisez-vous, s'il vous plaît, madame. Ne fatiguez pas Dieu de vos prières blasphématoires. C'est lui qui vous frappe. Tâchez d'être humbles et de profiter de la leçon.

DEBORA

Ce n'est pas Dieu qui frappe, c'est le démon qui est avec toi !

MRS. SIMPSON, suffoquée

Comment osez-vous parler ainsi, misérables pécheresses ? C'est une fausseté. Rappelez-vous ce qui est écrit : « Pourquoi dites-vous : nous sommes sages, et nous sommes les dépositaires de la loi du Seigneur ? La plume des docteurs de la loi est vraiment une plume d'erreur, et elle n'a écrit que le mensonge. »

NOËMI

C'est toi qui mens, chienne! Ne parle pas de Dieu, tu n'en as pas le droit.

MRS. SIMPSON

Dieu est avec la force et avec la vertu.

DEBORA

Dieu est avec ceux qui souffrent pour la justice.

MRS. SIMPSON

Dieu est avec nous.

NOËMI

Dieu est à nous !

MRS. SIMPSON

Mon Dieu ! — à *moi*, à *moi !*

DEBORA ET LES FEMMES

A *moi*, à *moi*, — *mon* Dieu !

MRS. SIMPSON

Broie-les ! broie leur orgueil !

DEBORA

Venge-nous ! Brûle-les dans ta flamme éternelle.

NOËMI, inspirée

« Qu'ils soient aussi forts et aussi nombreux qu'ils voudront, ils tomberont comme les cheveux

sous le rasoir, et ils disparaîtront ! — J'entends déjà les fouets qui retentissent au loin, les roues qui se précipitent, les chevaux qui hennissent !... L'épée vous exterminera, le feu vous consumera, comme un nuage de hannetons !... »

MRS. SIMPSON, inspirée, — hors d'elle

Dieu a dit, Dieu a dit : « Marchez contre Amalec, détruisez tout ce qui est à lui, ne lui pardonnez point. Tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants, jusqu'à ceux qui sont encore à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux et aux ânes ! »

DEBORA

Fais le miracle !

MRS. SIMPSON

Le miracle !

DEBORA

Tu peux tout. Quand il le faudrait, ne peux-tu bouleverser l'univers, pour faire triompher tes élus ?

LES FEMMES, Debora, Noëmi, Mrs. Simpson, tendant les mains au ciel

A nous ! A nous !

Lawrence accourt, entouré d'autres officiers.

Ils sont pris! Le président est pris! tous leurs chefs! Ils sont pris!

Les femmes s'affaissent, en poussant des cris, et se tordant les mains. Mrs. Simpson exulte et déclame un « Te Deum ».

LES OFFICIERS, dans une confusion joyeuse

Ils ont voulu forcer le passage. Le cheval du président s'est abattu. Le vieux a roulé dans la boue. On l'a ramassé tout étourdi, avec une épaule démise. Les siens voulaient le reprendre. On s'est battu autour, comme des guerriers d'Homère. Enfin, nous avons arraché le morceau. Nous l'avons, lui, et quelques-uns de sa bande.

— Et les autres?

— Ils se défendent encore. Mais la mitraille les balaie. Ils tombent comme des mouches. — Où est le maréchal? — Voici qu'on les amène.

On pousse tout sanglants et couverts de boue, déchirés, salis, le président, grand vieillard barbu, à face simiesque, en redingote, nu-tête, — et plusieurs autres prisonniers, de seize à soixante ans, — en redingotes, en vestons mal boutonnés, en bras de chemise, — nu-tête ou avec des chapeaux mous, ou des chapeaux melons défoncés. — Les officiers s'esclaffent.

LES OFFICIERS

Ah! bon Dieu! laissez voir! — ha! ha! comme ils sont faits! — Voilà une tenue! — Et c'est ça qui nous tenait tête! N'est-il pas humiliant de forcer

des gentlemen à se battre avec cette espèce ! Sont-ils sales ! — Et le vieux, c'est un singe ! — Ah ! vieux drôle, tu voulais résister à l'Angleterre ! — Il faut le mettre en cage !

Les femmes, abattues, se sont relevées, avec des cris de désespoir, en voyant les prisonniers. Elles tendent les bras vers eux : « Père, père ! — mon homme ! — mon pauvre petit gars ! » — Les soldats anglais les repoussent. Les prisonniers, très froids, se taisent, l'air indifférent.

MRS. SIMPSON, exultant, montre les prisonniers aux femmes

Eh bien, le voilà, le miracle ! Êtes-vous satisfaites ?

NOËMI, se frappant la tête contre la terre

« J'ai regardé la terre, et je n'ai trouvé que néant. J'ai considéré les cieux, et ils étaient sans lumière. »

DEBORA, se levant, et montrant le poing au ciel

Ah ! c'est trop, à la fin ! c'est trop ! tu es donc sourd ? tu nous trahis ! tu n'existes pas ! tu ne fais rien ! tu ne peux rien ! Imbécile ! Brigand ! Nous te prions sottement ! Il n'y a que nous, que nous sur qui compter. Ce miracle, c'est de nous seuls qu'il peut venir ! David ! David ! quand te lèveras-tu ? Quand frapperas-tu Goliath ?

Le petit David, debout auprès de sa mère, tressaille, regarde autour de lui, d'un air sombre et buté.

Au milieu des huées des officiers anglais, qui rient au nez des prisonniers, le maréchal paraît. Un grand silence se fait. Le maréchal se découvre, va au président, et lui tend la main.

CLIFFORD

Monsieur, votre héroïsme a retardé, autant qu'il était possible, un dénouement que l'inégalité des forces rendait inévitable. Je vous souhaite la bienvenue, et je me réjouis de recevoir un aussi noble adversaire.

Le président regarde de ses gros yeux mornes le maréchal, et la main qu'il lui présente ; il fourre ses mains dans ses poches et lui tourne le dos.

CLIFFORD, blessé, fronce le sourcil, — puis après un moment, d'un air hautain et un peu dépité, il s'adresse à Clodds

Clodds, demandez-lui, je vous prie, s'il ne lui plairait pas de faire momentanément trêve à ses ressentiments, et de s'entretenir avec moi.

Clodds s'approche du président, qui continue à tourner le dos.

LE PRÉSIDENT, entre ses dents, comme s'il parlait à un autre

Je ne le connais pas.

CLIFFORD

Je suis lord George Lindsey, baron Clifford, généralissime de l'armée de S. M. B.

LE PRÉSIDENT, parlant de côté, tournant à peine la tête

Eh bien, que faites-vous ici ? Allez-vous-en.

CLIFFORD

Monsieur, il ne sert de rien de nier les faits. Vous êtes nos prisonniers. Votre cause est vaincue. Votre

défaite vous honore, mais il serait vain de ne la point reconnaître. Pour moi, je n'ai qu'un désir, c'est d'en diminuer la tristesse pour vous. Je suis fâché de prolonger un combat qui ne peut qu'élargir la fosse où votre peuple tombe. Mettez fin à cette lutte inégale. Ordonnez qu'ils se rendent : je suis prêt à vous accorder une capitulation aussi honorable que le permettent les instructions de mon gouvernement.

LE PRÉSIDENT

Qui croyez-vous donc que je sois, pour donner cet ordre à ces garçons ? Pensez-vous qu'ils se battent pour moi, comme vos troupes domestiquées d'Europe ? Ils se battent pour leur conscience, et ils se battront tant qu'il leur plaira, tant qu'il plaira à Dieu, jusqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils vous aient battu.

CLIFFORD

Les laisserez-vous massacrer ?

LE PRÉSIDENT

Je n'ai plus part à l'action. J'attends.

CLIFFORD

Quoi ?

LE PRÉSIDENT

La victoire de Dieu.

CLIFFORD

Vous n'avez plus deux milliers d'hommes.

LE PRÉSIDENT

« Le Seigneur dit à Gédéon : Ce peuple est encore en trop grand nombre. C'est par les trois cents hommes qui auront pris l'eau avec la langue, sans mettre les genoux en terre, que je vous délivrerai. »

CLIFFORD, haussant l'épaule

Vos généraux sont pris. Votre peuple n'a plus de chefs.

LE PRÉSIDENT

Le chef ne peut être pris. Le chef est Dieu.

CLIFFORD

Dieu a parlé.

LE PRÉSIDENT

« Après nous avoir affligé six fois, le mal ne nous touchera pas une septième. »

CLIFFORD

La septième fois, votre peuple ne sera plus.

LE PRÉSIDENT

On ne tue pas un peuple qui ne veut pas mourir.

CLIFFORD

Vous savez bien que l'Angleterre ne cède jamais.

LE PRÉSIDENT

Vous ne pouvez rien.

CLIFFORD

Vous voulez me pousser à bout?

LE PRÉSIDENT

Vous ne pouvez rien. S'il plaît à Dieu, vous nous tuerez. S'il ne lui plaît point, vous vous démenez en vain. Nous sommes en sa main. Peut-être a-t-il disposé de vous déjà. J'attends.

CLIFFORD, hors de lui, à ses officiers

Finissons-en! C'est trop de patience enfin. Sonnez la charge! Écrasez ces fous! que leur sang retombe sur eux! Je suis vainqueur. Je suis... Coup de feu. Clifford, surpris, porte la main à sa poitrine. Je suis mort... Il tombe.

Pendant la conversation du maréchal avec le président, le petit David, inaperçu de tous, s'est approché de la table, où le docteur a laissé le revolver que Clifford lui a donné. Il l'a pris furtivement; il le tâtonne, comme sans but, — puis, brusquement, sans qu'on ait pu s'y attendre, il tire sur le maréchal. — Il reste, l'arme tombée à ses pieds, stupéfait et atterré de ce qu'il a fait. — Stupeur générale, suivie de clameurs confuses. Tous les yeux se portent vers le maréchal. Seule Debora regarde l'enfant, glacée d'effroi, sans pouvoir parler ni bouger.

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS

On a tiré.

— Le maréchal est blessé!

LE PRÉSIDENT, criant

« L'épée du Seigneur et de Gédéon ! »

LES PRISONNIERS, se découvrant, et répétant

L'épée du Seigneur !

LES OFFICIERS

Damnation ! qui a tiré ?

— Regardez ce petit !

— Vipère !

Les officiers se retournent contre l'enfant, en vociférant. Une grande brute, le sabre levé, se jette sur lui. Un camarade lui arrête le bras.

— Non, Dick, pas cela !

— Laisse-moi ! tonnerre ! que je lui brise la tête !

— Ah ! je l'avais bien dit, qu'il fallait la broyer sous notre botte, cette engeance !

DEBORA, se jetant devant l'enfant, qui est resté comme pétrifié

Vous ne le toucherez pas !

LES OFFICIERS, hors d'eux

Le voilà, l'assassin ! C'est elle qui l'a poussé au meurtre ! Laisse-moi ! Il n'y a plus ni femmes, ni enfants. Il faut tuer la bête et ses petits.

CLIFFORD, se soulevant, avec effort

Je défends... On s'arrête. Il continue d'une voix plus faible.

Je défends qu'on touche à cette femme et à cet enfant.

Les officiers reculent, frémissants. Le tumulte se change en un murmure violent. — Debora, raidie et crispée comme une bête qui défend son petit, se détend brusquement, et regarde l'enfant avec effroi.

DEBORA

Qu'as-tu fait !

DAVID, épouvanté, regardant ses mains

Je ne sais pas.

MRS. SIMPSON

Ah ! infâme, c'est vous, avec vos provocations, c'est vous qui avez fait de cet innocent un assassin !

DEBORA

Un assassin ! ô mon petit David !

Elle l'embrasse en pleurant.

LE PRÉSIDENT ET LES PRISONNIERS

« Bel a été rompu. Nabo a été brisé. »

CLODDS

Misérables, taisez-vous ! Osez-vous vous vanter de ce lâche assassinat ?

LE PRÉSIDENT

Le meurtre est méprisable, quand le meurtre vient des hommes. Mais celui-ci vient de Dieu. Cet être sans raison ne fut que son instrument.

Le docteur, Mrs. Simpson, et quelques autres, s'empressent autour de Clifford.

DEBORA

J'ai tué! Mon enfant a tué. Le crime est entré, par moi, dans le cœur de mon enfant!...

LES OFFICIERS

Comment l'a-t-on laissé approcher?

— Le maréchal avait donné l'ordre de le laisser venir à toute heure.

Debora se lève brusquement, et veut s'approcher de Clifford blessé.

MRS. SIMPSON, la repoussant

Allez-vous-en! Êtes-vous sans pudeur?

DEBORA, joignant les mains

Oh! je vous en prie, je voulais, ... je voudrais le soigner...

MILES

Il est bien temps!

CLIFFORD

Laissez-la.

MILES

De la toile.

DEBORA

Je vais en chercher.

Elle court dans la maison.

CLIFFORD

Apportez-moi l'enfant.

On apporte le petit David, qui a peur, se débat, et pleure.

DAVID

Non !

CLIFFORD

Ne pleure pas : ce n'est pas ta faute. — Docteur, je vous le recommande. Vous veillerez sur lui. Je veux, vous entendez. — Mon petit garçon !... Regarde-moi... Tu t'es vengé. Je t'ai fait mourir. Pauvre martyr de nos ambitions et de nos haines, tu es venu ici souffrir et mourir...

LES OFFICIERS, entre eux

Il délire...

CLIFFORD

Je t'ai fait souffrir dans tous les petits enfants de ce peuple, que j'ai persécuté. Je voulais l'empêcher. Je n'en ai pas eu la force. Pardon, innocentes victimes ! Nous sommes tous victimes. Il fallait être plus grand que nous pour résister. Je n'étais pas un héros. Debora est revenue, et panse la blessure de Clifford. Merci. Vous ne me haïssez donc plus ? Debora fait signe farouchement que si. Ne haïssez plus. Ceux qui font le mal sont assez malheureux.

DEBORA

Que nous resterait-il, si nous n'avions plus la force de haïr nos oppresseurs ?

MILES, à Debora

Imbécile ! — Vous avez frappé celui qui vous protégeait.

CLIFFORD

Elle a bien fait. Le plus coupable de tous, est celui qui fait le mal par faiblesse, sachant qu'il le fait, et en ayant le regret.

Owen s'est agenouillé devant Clifford, et lui baise la main. Clifford lui donne une petite tape amicale sur la tête.

UN OFFICIER, accourant

Ils se rendent ! — Vainqueurs !

CLIFFORD

Il n'y a pas de vainqueurs, il n'y a que des vaincus.

Il meurt. — On se presse autour de lui. — Debora se lève, regarde autour d'elle, avec une expression de folie désespérée, puis court vers la citerne, repoussant ceux qui sont sur son passage.

LES OFFICIERS

Qu'a-t-elle ?

DEBORA, avec désespoir

Je ne peux plus,... je ne peux plus haïr !

Elle se jette dans la citerne.

LE PRÉSIDENT ET LES PRISONNIERS, impassibles au milieu du tumulte

« Criez et hurlez, vaisseaux de la mer !... Elle sera détruite, Tyr, reine des villes, dont les marchands

étaient des princes, dont les vendeurs étaient les maîtres éclatants de la terre!... Criez et hurlez, vaisseaux de la mer, car toute votre force sera détruite! »

GRAHAM arrive avec un groupe d'officiers, couverts de poussière et de sang. Il va droit à Clifford mort, se découvre, le regarde, un instant très bref, se retourne vers les autres officiers, et montre les prisonniers.

Sur un rang. On aligne les prisonniers, — à l'exception du président. — Graham les compte, en désigne un par cinq. — Aux officiers. Fusillez.

UN DES PRISONNIERS DÉSIGNÉS, se jette à terre, et la baise

Ma terre! on ne me séparera pas de toi!

GRAHAM

Arrêtez ces femmes, ces enfants. Tous sont complices. Brûlez les fermes. Cette canaille partira demain sous escorte pour la côte. Ce peuple veut être exterminé. Il le sera.

On emmène la foule des prisonniers.

LE PRÉSIDENT, tranquille

« Tout finira bien. » (1)

GRAHAM, regardant Owen

Et celui-là, qui est-il?

---

(1) *Alles zal rech kom!* (Président Krüger)

CLODDS

Il refuse de se battre.

GRAHAM, indiquant le groupe des condamnés

Avec les autres !

Il monte l'escalier de la maison, suivi de ses officiers. — On emporte le corps de Clifford. — Les prisonniers s'éloignent, chantant un psaume. — Owen se dirige à leur suite, poussé par deux soldats. — Il est calme et serein.

OWEN

« Le temps viendra, quand tous les hommes sauront la vérité, quand ils fondront les piques pour des faux, les sabres pour des herses, et quand le lion s'étendra près de l'agneau. — Le temps viendra. »

Paris, 1902

ROMAIN ROLLAND

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce quatorzième cahier le jeudi 12 mars 1903

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

J'ai engagé plusieurs fois nos abonnés à compléter leurs collections autant qu'ils peuvent, c'est-à-dire autant que les prix des cahiers qui leur manquent leur sont restés abordables. Je me permets d'insister en particulier pour qu'ils nous demandent les œuvres de Rolland qu'ils n'ont pas. La plupart de ces œuvres s'épuisent rapidement. A la date d'aujourd'hui mardi 10 mars, il ne nous reste plus que

28 exemplaires	*d'*Aërt ;	
17	—	*du* Triomphe de la Raison;
73	—	*de* Danton, *sixième cahier de la deuxième série;*
279	—	*du* 14 Juillet, *onzième cahier de la troisième série;*
355	—	*de* Beethoven, *dixième cahier de la quatrième série,*

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce quatorzième cahier le mardi 10 mars 1903.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN, administrateur), 9, rue du Pont. — 7262

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003357398b

CE PQ 2635
.O5T4 1903
COO ROLLAND, ROM TEMPS VIENDR
ACC# 1240415